

Le Scandale

Heinz-Günter Konsalik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KONSALIK

INEDIT

LE SCANDALE



HEINZ G. KONSALIK

LE SCANDALE

PRESSES POCKET

DAS UNANSTÄNDIGE FOTO

Traduit de l'allemand par C. DUQUENELLE

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1979, H. G. Konsalik et Ava, Autoren und Verlags
Agentur-München-Breitbrunn.

© Presses Pocket, 1982, pour la traduction française.
ISBN 2-266-01204-5

TOUT LE monde à Novo Korsaki se découvrait devant Nikita Romanovitch Babaïev.

Quand il rencontrait Babaïev dans la rue, Kasoutine, le secrétaire du parti, s'arrêtait et lui tapait avec bienveillance sur l'épaule ; Zvetkov, le délégué des Travaux publics, qui était riche et gros jusqu'à l'indécence, lui faisait un signe de sa voiture ; Doudorov, le pharmacien, ne le laissait pas passer devant sa boutique sans échanger quelques mots avec lui et même le pope, Akif Victorovitch Mamedov, s'approchait de la clôture du jardin de l'église, s'appuyait sur le manche de sa pioche et lançait : « Alors, le mécréant, comment allons-nous aujourd'hui ? Que le soleil de Dieu te dispense encore ses bienfaits est un vrai miracle ! »

Alors Babaïev, flatté, riait, répondait par une phrase aimable et poursuivait son chemin.

Cette bienveillance que tous lui témoignaient, ce n'était pas à ses cheveux d'un roux agressif qu'il la devait, bien qu'ici, en Sibérie, ils fussent une authentique curiosité, mais à sa profession.

Babaïev était photographe.

Ce à quoi l'on rétorqua, et avec raison : qu'y a-t-il de si extraordinaire à cela ? Si tous les popes devaient bénir tous les photographes, où irions-nous ? Ce n'est naturellement pas possible, mais l'on ne devrait pas perdre de vue que notre histoire se passe à Novo Korsaki.

Cette petite ville que ne dessert qu'une unique route est située dans une dépression bordée de forêts au sud de l'Oural, sur le cours inférieur du Tobol, près des six lacs mystérieusement nommés « Les Six Vierges ». En hiver, des congères rendent la route impraticable et au printemps et à l'automne les véhicules s'enlisent dans la boue. C'est seulement en été que l'on peut atteindre Koustanaï, une ville un peu plus grande, d'où le chemin de fer permet – pour peu que l'on change plusieurs fois – de rallier Magnitogorsk.

L'on prétend que les premiers habitants de la région de Novo Korsaki furent découverts en 1789 alors qu'une troupe de cosaques qui

se dirigeaient vers l'Oural abreuvaient leurs chevaux au Tobol quand ils virent tout à coup de la fumée s'élever au-dessus de la forêt. Les redoutables cavaliers entrèrent dans le village isolé au grand galop et en poussant des cris de sauvages. Ils découvrirent que les habitants étaient des anciens bannis libérés et violèrent les femmes et les jeunes filles – ce qui eut pour principal effet qu'ils trouvèrent tant de charme aux petites huttes de bois qu'ils y restèrent et entreprirent d'agrandir le village. La petite ville qui vit ainsi le jour fut baptisée du nom de leur chef Korsaki. Cela fait, ils enlevèrent un pope à Orsk, une autre petite ville située sur l'Oural, bâtirent une église et vécurent dès lors aussi libres que les flots du Tobol et les nuages dans le ciel.

Les événements politiques qui bouleversèrent la Russie ne les touchèrent que de loin. Même lorsqu'un jour de 1922, un homme qui portait une veste de cuir noir arriva de Magnitogorsk, se présenta comme le commissaire des Bolchevistes et tint des discours retentissants qui annonçaient que tout allait changer, que la Russie appartenait aux Russes – ce dont, à Novo Korsaki, personne n'avait jamais douté – même alors, donc, peu de choses changèrent. La petite ville fut dotée d'une « maison du parti », on se vit, du jour au lendemain, contraint de payer des impôts et une gigantesque statue de plâtre fut élevée à un certain Lénine. Yeux fixes et index pointé vers l'horizon, il désignait inlassablement « Les Six Vierges » comme pour rappeler à tous que, là-bas, il y avait de superbes esturgeons.

Tout cela, les Novo-korsakiens le prirent avec la placidité d'authentiques hommes des bois. C'est seulement lorsque le permanent manifesta des velléités de raser l'église et tira, en manière de provocation, la longue barbe noire de Boulak, le pope d'alors, que le vieux sang cosaque se réveilla. L'envoyé du parti succomba à une mystérieuse maladie qui se traduit généralement par une explosion de la boîte crânienne. Il fut promptement inhumé, à l'issue de quoi Novo Korsaki attendit sereinement que Magnitogorsk lui dépêche son successeur.

Avec les années, la petite ville prit une expansion appréciable, sans que toutefois rien ne change au niveau des moyens d'accès. Une scierie vit le jour, un magasin fut construit, le camarade Zvetkov fut investi des fonctions de délégué des Travaux publics et il bâtit un grand centre d'apprentissage où l'on forma des ingénieurs agricoles. Un médecin vint s'installer à Novo Korsaki, bientôt suivi d'un pharmacien, puis, comme la nouvelle cité s'avéra la concrétisation des rêves d'un fou (car comment peut-on vivre dans une ville que ne dessert aucune route ?), Zvetkov fut mandaté pour s'occuper également de la création d'un petit aérodrome. Novo Korsaki fut ainsi reliée au grand et vaste monde, même si seuls les hélicoptères et les avions de transport de l'école agricole y atterrissaient et en

décollaient.

Et puis le jour était aussi venu où Babaïev, qui jeune homme était parti pour Smolensk afin d'y apprendre son métier de photographe, revint au pays et ouvrit boutique dans la maison paternelle. Il enleva les rideaux d'une fenêtre, les remplaça par une niche de bois qu'il construisit dans l'encadrement, y disposa deux appareils photo et deux affiches tirées sur carton représentant des vues en couleurs de Moscou et de Leningrad, peignit « N.R. Babaïev – Photographe » sur un écriteau et fit un portrait de la grand-mère de Kasoutine, le secrétaire du parti.

La vieille Channa Bespoulova regarda fixement son portrait, battit des mains, puis ses yeux se révoltèrent et elle perdit connaissance. C'était la première fois qu'elle se voyait en photo.

Pareil événement ne saurait rester dans l'ombre. Aussi Babaïev eut-il bientôt fort à faire. Il photographia quasiment tous les citoyens de Novo Korsaki, se fit construire un laboratoire attenant à sa maison et venir de la ville un matériel hautement perfectionné qu'il présentait à tout un chacun comme un directeur de musée présente ses pièces les plus rares. Pour finir, il accéda au rang de notable et se spécialisa dans la photo mortuaire. Allongés dans leurs cercueils et entourés de fleurs, les chers disparus constituaient les sujets de prédilection de ses clients. Ces photos encadrées de noir et subtilement éclairées figurèrent bientôt en bonne place dans tous les foyers de Novo Korsaki dignes de ce nom.

Mais le reste de la production de Babaïev témoignait d'un non moins grand sens artistique. Ses photos de l'église, ses vues champêtres, ses albums de mariage ou ses reportages sur les fêtes du parti enrichirent le patrimoine culturel de Novo Korsaki. Et bien sûr, il vendait aussi des appareils photo, organisait des cours d'initiation à la photographie, développait et agrandissait les clichés d'amateurs et donnait des « soirées-photos ». C'était un fait incontestable : Novo Korsaki devait beaucoup à Nikita Romanovitch Babaïev.

Être au courant de tout cela est de la plus haute importance. Qui peut, en effet, se vanter de savoir ce qu'est la vie, là-bas, sur le Tobol, dans ces forêts de la région des « Six Vierges » où l'on peut encore rencontrer des lynx et des visons sauvages, où les castors construisent des digues dans les marais et où en hiver les hurlements des hordes de loups font frémir tout un pays figé dans sa gangue de glace ?

Pareil environnement marque les hommes de son empreinte, il les endure et les incite à toujours rester dans le droit chemin. Et puis il les contraint aussi à former une étroite communauté où joies et peines sont partagées par tous. Les petites faiblesses humaines y sont naturellement chose courante. Mais à Novo Korsaki l'on avait pour

cela Akif Victorovitch qui attirait le pécheur dans son église, le faisait prier devant l'iconostase et – selon le délit – soit le giflait et lui bottait plusieurs fois le derrière dans une pièce adjacente dont une photo signée Babaïev et représentant une icône de la cathédrale Saint-Isaac de Leningrad figurant l'enfer était la seule et unique ornementation, soit le priait d'apporter son soutien financier à l'aménagement de l'église. Il y avait de ce fait peu de pécheurs à Novo Korsaki et c'était aussi la raison pour laquelle Piotr Dementievitch Kasoutine, le secrétaire du parti, tolérait une église dans sa circonscription. Pour ce qui relevait de ses compétences, il la considérait comme une sorte de filtre.

C'est par une belle journée de juin, pour laquelle toute âme de bon sens aurait remercié Dieu, que débuta l'histoire qui devait plus ébranler Novo Korsaki qu'un tremblement de terre de moyenne intensité.

Elle commença d'une façon fort anodine : Victor Semionovitch Jankovski vint déposer une pellicule de douze poses, format 6 x 6 chez Babaïev le photographe.

— J'aimerais, camarade, dit Jankovski, que vous m'agrandissiez ces photos en 18 x 18. C'est possible, n'est-ce pas ?

— Si tel était votre désir, je pourrais même en faire des affiches grandes comme les murs de la maison, répondit innocemment Babaïev. Vous les voulez pour quand, camarade ?

— Pour le plus tôt possible.

— Alors, disons pour après demain ?

— Entendu.

— Papier mat ou glacé ?

— Glacé « super-brillant », s'il vous plaît.

Babaïev consigna le nom de Jankovski sur son livre de commandes et glissa la pellicule dans un sac de papier brun sur lequel il inscrivit les desiderata de son client. Jankovski acheta alors une nouvelle pellicule et six lampes flash puis il quitta le magasin en faisant joyeusement tinter les clochettes de la porte.

Victor Semionovitch Jankovski était apparu neuf mois auparavant à Novo Korsaki. Il avait fait sensation. Il était jeune, très blond, grand, bien bâti, avait de pétillants yeux bleus, toujours le sourire aux lèvres et il venait de Leningrad. Il avait fait son entrée dans la petite ville à bord d'une voiture tout terrain haute sur pattes et bourrée d'instruments et il s'était rendu chez Kasoutine où il avait présenté un document des plus intéressants. D'après ledit document, il avait pour mission de procéder à des recherches géologiques dans la région de Novo Korsaki, forages expérimentaux et autres mesures, et le

ministère demandait qu'on lui apportât toute l'aide nécessaire.

Kasoutine donna les autorisations requises à Jankovski, toutes sans exception, et le logea dans une vieille maison qui appartenait à Fessenko, le couvreur, un vieillard dur d'oreille de 82 ans qui depuis quatorze ans passait le plus clair de son temps dans un fauteuil à lire le même livre illustré sur la conquête d'Odessa par l'Armée rouge. Jankovski était souvent par monts et par vaux, la plupart du temps aux « Six Vierges » ou en forêt. Parfois aussi il restait plusieurs jours d'affilée en expédition. Il dormait alors à la belle étoile dans un sac de couchage ouatiné et tirait ses repas à la carabine parmi l'abondant gibier de ces contrées. Ce qu'il faisait réellement, personne ne le savait, pas même le secrétaire du parti.

— Il est géologue, disait Kasoutine aux curieux qui le pressaient de questions. Il a une lettre du ministère. C'est bien suffisant, non ? Sommes-nous, camarades, autorisés ou même simplement en mesure de vérifier une lettre du ministère ? Voyons, mes amis, voyons ! Il y a trois signatures et quatre tampons, sur ce document !

Voilà qui en impose à un Russe. Une lettre avec trois signatures incite au respect. Alors une lettre avec trois signatures et quatre tampons !

« Camarades, je vous en prie ! Victor Semionovitch est ici pour une mission importante. S'il n'en parle pas de lui-même, pas d'affolement, il a très certainement ses raisons. On dit des choses tellement extraordinaires sur tout ce qui serait caché dans le sol de la Sibérie. Nous autres vulgaires citoyens ne voyons que ce qu'il y a à la surface ! »

Jankovski devint bientôt un hôte apprécié. C'était un merveilleux conteur, il avait de bonnes manières, ne posait pas d'emblée un regard insistant sur la poitrine des femmes de ses hôtes, ne racontait pas d'histoires cochonnes, jouait très bien aux échecs et était un homme indéniablement réservé et d'une politesse exquise. Son charme masculin avait tout d'abord alarmé époux et pères de jeunes filles en âge de convoler, mais lorsqu'il s'avéra que le séduisant Victor Semionovitch ne se serait jamais permis un geste déplacé, on le considéra comme l'hôte de rêve. Le pope lui-même l'invita plusieurs fois à dîner, en d'autres termes et pour être plus justes, disons que lorsque Akif Victorovitch Mamedov lançait ses invitations il ne manquait jamais de se lamenter de façon si convaincante sur le sort d'un prêtre dans les solitudes sibériennes qu'il ne restait plus à Jankovski, non pas qu'à accepter l'invitation, mais bien à convier lui-même le pope à un petit festin. Mamedov arrivait alors avec sa bible sous le bras, bénissait Jankovski, se plantait devant la table pour lire quelque passage des Saintes Écritures, puis se jetait sur tous les plats

qu'il vidait jusqu'à la dernière miette.

Mais le plus enthousiasmé par Jankovski était encore le vieux Fessenko, le propriétaire de la maison dans laquelle habitait le jeune homme : d'un voyage à Sverdlovsk, Victor Semionovitch lui avait en effet rapporté un nouveau livre illustré, « La lutte de Leningrad contre les troupes nazies ». Fessenko avait désormais de quoi occuper le soir de sa vie. Le vieillard allait sur ses 83 ans, ne l'oublions pas.

Ce jour-là, Babaïev le photographe ferma donc son magasin à 19 heures précises, prit tous les films qui lui avaient été confiés dans la boîte en bois dans laquelle il les rangeait et il disparut dans son laboratoire. Bien que ce fût son métier et donc son travail, Babaïev éprouvait toujours le même plaisir à développer et agrandir les gentilles œuvrettes de ses clients : Mamouchka en train d'étendre du linge, Grand-père sciant du bois, des matrones aux sourires aussi décidés que niais autour d'un thé, un bâtard levant la patte sur le porte-documents de Petit Oncle, un jeune homme sur un vélo, une adolescente sur une balançoire entre deux bouleaux, bref, tout le petit monde important de ses congénères fixé à jamais sur le papier.

Vers 22 heures, Babaïev avait développé et lavé tous les films. Ils séchaient, suspendus à une corde et ils passeraient bientôt dans la petite tireuse. Babaïev, nous l'avons dit, était extrêmement bien équipé – les tirages ordinaires, il les confiait à une machine. Il en allait toutefois autrement des photos de Jankovski. Jankovski était un client exigeant, il importait de soigner le travail, pas question de s'en remettre à une machine. Il fallait rendre toutes les nuances et les demi-teintes, gommer les ombres trop foncées à l'agrandissement... bref, avoir recours à quelques petits trucages que seuls connaissent les vrais professionnels. Et Babaïev était un vrai professionnel.

Peu après 22 heures, il n'y avait plus que le film de Jankovski sur la corde. Babaïev regarda fixement les négatifs, puis, les mains tremblantes, prépara l'agrandisseur, glissa le premier négatif dans le porte-film, projeta l'image sur le plateau en 24 x 24 (et non en 18 x 18 comme son client le lui avait demandé) puis plaça une feuille de papier sensible sur le plateau. Tandis que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, il alluma la lampe de l'agrandisseur le temps de l'exposition, prit soigneusement la feuille avec une pince et la plongea dans le révélateur. Lentement la photo apparut sous ses yeux fascinés, se contrasta, devint plus nette, atteignit enfin le point désiré. Babaïev sortit la feuille du bain, l'agita quelques secondes dans le fixateur, puis l'accrocha avec une pince à la corde. Il la décrocha après lui avoir à peine laissé le temps de s'égoutter et se précipita dans la pièce voisine. Il posa l'agrandissement sous une bonne lampe, se laissa tomber dans un vieux fauteuil d'osier et commença par essuyer la sueur qui ruisselait sur son visage. Tout son corps était agité d'un

léger tremblement, comme si on l'avait branché sur un faible courant électrique qui aurait parcouru ses veines.

— C'est extraordinaire ! dit Babaïev à haute voix, la gorge sèche. Dieu du ciel, c'est plus qu'extraordinaire ! Reste calme, Nikita Romanovitch... Ce n'est pas le moment de faire un infarctus. Retiens-toi. Respire bien à fond, retourne dans la chambre noire et agrandis les autres négatifs. Surtout reste calme...

Une heure plus tard, les douze agrandissements, aussi brillants que nets, étaient accrochés sur la corde devant Babaïev. Il était assis, les mains croisées, jouissait du spectacle et était parfaitement conscient du fait qu'il ne pourrait pas fermer l'œil de la nuit. Même un photographe a des points faibles.

Très secoué, Nikita Romanovitch exécuta sa commande, tira en 18 x 18 les douze négatifs, les glissa dans une grande enveloppe sur laquelle il écrivit « Pour le camarade Jankovski » au crayon rouge et la rangea dans le tiroir qu'il ferma à clé.

Puis il retourna aux agrandissements en 24 x 24 destinés à son usage personnel, se carra bien dans son fauteuil et laissa son regard errer sur les douze photos. De temps autre, il buvait une gorgée de vodka ; il alla se chercher un gros oignon, l'éplucha et le croqua en l'accompagnant d'un quignon de pain.

— Monstrueux, disait-il entre deux gorgées de vodka. Une superbe, une grandiose saloperie. Et à Novo Korsaki ! Une belle bassesse, l'anonymat, tiens. Mais je saurais qui c'est. Je le saurais ! Victor Semionovitch, vous êtes un petit cochon fort enviable. Par Dieu, vous êtes un sacré malin ! Je parie que vous ne serez même pas gêné, que vous ne rougirez même pas quand vous viendrez chercher vos photos. Ah, vous devez être un fameux dur à cuire !

Babaïev passa effectivement une fort mauvaise nuit.

Quiconque avait la possibilité de s'entretenir avec le camarade et secrétaire du parti Piotr Dementievitch Kasoutine – à condition de se présenter à la maison du parti entre 11 et 12 heures et d'avoir une requête vraiment importante à formuler. Si la visite n'était motivée que par des broutilles, et seul Kasoutine, eu égard à ses fonctions, était habilité à en décider, elle se soldait par une amende pour « vol du précieux temps de travail consacré à la communauté ». Ceux qui ne pouvaient payer en roubles, devaient s'acquitter par un versement en nature – lard, œufs, viande salée, confiture – ou bien encore devaient faire gracieusement don d'une heure de leur temps aux services de nettoyage de la ville. Ces méthodes progressistes permirent à

Kasoutine de devenir l'un des hommes les moins importunés de Novo Korsaki. Il pouvait souvent aller à la chasse, mais il consacrait également une partie de ses loisirs à l'étude des auteurs du parti, si bien qu'il pouvait briller en émaillant ses discours officiels de citations de Lénine, Marx, et Brejnev ou bien de quelques vers émouvants empruntés aux grands poètes russes. Akif le pope avait bien du mal à rivaliser, pour le coup, il n'y avait pas grand-chose à tirer des versets bibliques ; comparés à la vigoureuse efficacité des mots choisis par Kasoutine, ils faisaient pitoyablement démodés. Puis un jour, Akif se souvint d'un certain Abraham à Santa Clara, prêtre de son état, qui avait réussi à remplir les églises avec des invectives et des malédictions. Akif s'y essaya à son tour, après en avoir demandé pardon à Dieu au préalable et allumé un gros cierge.

C'est ainsi qu'un beau dimanche, les fidèles stupéfaits, entendirent Akif Victorovitch hurler d'une voix de stentor : « Qu'est-ce que j'apprends ? Vous forniquez et vous bouffez à vous en faire péter la sous-ventrière et vous pinteز comme des vaches une année de sécheresse ? Et ne relevez surtout pas la tête ! Vos regards de pécheurs blesseraient le ciel ! »

À l'issue du sermon, Kasoutine fit irruption dans l'appartement d'Akif par l'entrée de derrière et lui lança un regard mauvais.

— C'est un nouveau genre ? demanda-t-il, plein de pressentiments.

— Oui, répliqua Akif.

— Et c'est censé mener à quoi ?

— À la vérité. J'ai l'intention de reprocher à chacun ses péchés publiquement.

— Ils vont se jeter sur votre église.

— Oui, mais à genoux.

— Tout sera démenti.

— C'est votre force. Je le sais. Piotr Dementievitch, vous, vous avez vos citations de Lénine, moi, je puise dans le quotidien.

— Que savez-vous sur moi ? demanda Kasoutine déjà plus enclin à la prudence. Petit père Akif, on peut en parler entre nous.

Mamedov eut assez de présence d'esprit pour ne pas dire qu'il ne savait rien du tout. Il se contenta de prendre un air entendu, puis cligna de l'œil, se fit tout sourire, caressa sa longue barbe et toussota avec impertinence. Kasoutine pâlit légèrement, se détourna et gagna la porte.

— Revenez quand vous voulez ! lui lança encore Akif, et depuis cette intéressante conversation, il se demandait de quelle mystérieuse vilénie l'on pouvait bien accuser Kasoutine.

Et voilà qu'aujourd'hui, la secrétaire de Kasoutine, la charmante

Dounia Sergeïevna, annonçait que le camarade Babaïev voulait absolument que le camarade secrétaire du parti lui accordât une audience exceptionnelle. Impressionné, Kasoutine regarda la pendule, constata qu'il était à peine 9 heures passées et fit immédiatement introduire Babaïev.

Comme tous les matins, Kasoutine venait de prendre son petit déjeuner en lisant le journal. Petit déjeuner que lui servait Dounia Sergeïevna. Elle lui préparait des tartines au beurre et au miel, versait son thé, le sucrant, y ajoutait de la crème et comme se faisant elle se tenait derrière lui, c'est en pressant ses seins sur ses épaules qu'elle lui proposait toutes ces douceurs. Ce matin-là, le petit déjeuner avait été d'autant plus agréable que Véra, la femme de Kasoutine, et ses deux enfants étaient partis en vacances à Rostov et qu'ils étaient donc suffisamment loin pour que toute la famille soit à l'abri des surprises.

— Mon bon Nikita Romanovitch, tu m'effrayes, dit Kasoutine lorsque Babaïev se précipita dans la pièce. Par tous les saints, que t'arrive-t-il ? On dirait que tu as vu un fantôme.

Babaïev s'assit en gémissant, posa la grande enveloppe sur le bureau et s'appliqua à reprendre son souffle. Des cernes violacés creusaient ses yeux, ses lèvres étaient décolorées et tremblaient et ses joues étaient agitées de tressautements nerveux. Il loucha en direction de Dounia Sergeïevna qui attendait, debout dans l'encadrement de la porte, puis il leva la main, fit mine de se gratter le nez avec le pouce tout en agitant désespérément le petit doigt. Kasoutine finit par comprendre.

— Je te rappellerai, camarade Dounia, dit-il en prenant son ton officiel.

Dounia quitta la pièce. Babaïev se tassa sur lui-même en poussant un soupir. Il ouvrit l'enveloppe mais ne la vida pas de son contenu.

— Tu connais Victor Semionovitch Jankovski ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Kasoutine haussa les sourcils.

— Bien sûr ! fit-il. Qui ne le connaît pas ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Que penses-tu de lui ?

— Ce n'est pas un homme ordinaire.

— C'est le moins que l'on puisse dire. — Babaïev souffla bruyamment par le nez. — Et tu me connais...

Kasoutine devint méfiant. Il considéra attentivement Babaïev et secoua la tête.

— Tu n'as pas l'air d'être ivre.

— J'ai toujours été un homme honnête, toujours digne de confiance, toujours respectueux du secret professionnel, discret comme un mur

passé à la chaux, un ami honorable, un citoyen appliqué, un communiste fidèle, un bon chrétien...

— Tu veux un certificat de bonne conduite ? s'impacienta Kasoutine. Quand on vient me voir à neuf heures du matin...

Babaïev leva des bras implorants au ciel, puis sortit les photos de l'enveloppe et les posa, à l'envers, sur le bureau. Kasoutine sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. La grande angoisse qui s'emparait de tous les Russes à l'idée qu'un espion ou quelque autre phénomène propre à mettre l'État en danger rodât dans les parages venait de l'assaillir. Jusque-là, ce type de difficultés avait été épargné à Novo Korsaki, à l'exception du différent qui avait opposé Kasoutine à la direction régionale du parti à Magnitogorsk qui lui reprochait de persister à tolérer une église et un pope dans sa petite ville. C'était, paraît-il, une honte. Kasoutine vida la querelle en invitant le premier et le second secrétaire régionaux à venir chasser à Novo Korsaki afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes de la population locale. Petit père Akif, le pope, fit lui aussi partie de l'équipée en forêt. L'on s'était séparé en deux petits groupes et, par un étrange coup du sort, il se trouva que le groupe qui comptait les deux invités se perdit et erra pitoyablement dans les bois.

Le guide attribué au groupe en question, le citoyen korsakien Ivan Filippovitch Poutchkine, s'avéra incapable de maîtriser la situation. Mort de peur, il s'assit au pied d'un arbre et, résigné, versa des larmes amères tout en appelant désespérément le pope afin de pouvoir se confesser une dernière fois avant que les loups le dévorent.

Les éminents invités connurent le grand frisson. La nuit venue, accroupis autour d'un minuscule feu qui fumait lamentablement parce que le bois était mouillé, ils entendirent le hurlement des hordes de loups affamés, tantôt très proche, tantôt plus éloigné, mais toujours autour d'eux, et c'était si terrifiant que cinq fois de suite au cours de cette nuit-là le premier secrétaire dut s'éclipser pour s'accroupir derrière un gros sapin afin de soulager ses intestins martyrisés par l'angoisse.

Et les loups hurlaient, hurlaient. Ils furent finalement si proches que ce semi-demeuré d'Ivan Filippovitch se jeta à genoux, pria, puis entama un cantique.

— Ça suffit, maintenant, murmura alors Kasoutine au pope Akif qui savait si bien imiter le terrifiant hurlement d'un loup affamé. C'est le moment de les secourir.

Là-dessus, petit père Akif prit sa carabine, brûla quelques cartouches, hurla et haleta et, sauveur inespéré, surgit de l'obscurité à deux pas du feu. Avec sa pelisse raidie par la glace et sa barbe gelée, il était impressionnant.

— Ils sont partis ! s'exclama-t-il en agitant son arme. J'en ai eu deux, et les autres... pfuit, envolés ! Tous des trouillards ! En fait, il suffit de les affronter courageusement, exactement comme vous l'avez fait, camarades de Magnitogorsk ! Bravo, vous êtes des hommes bien trempés !

Trois jours plus tard, les permanents prirent congé. Il ne fut plus jamais question de fermer l'église.

Cela avait donc été la seule difficulté jamais rencontrée par Kasoutine. Et voilà que Babaïev le photographe était là, devant lui, à 9 heures du matin, tout pâle et tout tremblant et qu'entre eux, posées sur le bureau, il y avait de mystérieuses photos qui allaient très certainement révéler quelque chose d'abominable.

— Que... qu'as-tu donc photographié ? interrogea prudemment Kasoutine.

— Moi, rien. Le camarade Jankovski. J'ai seulement développé et agrandi les photos.

Jankovski ! Je m'en doutais, pensa Kasoutine. J'en avais le pressentiment. Mes voix intérieures...

Dès le premier jour, quand il est entré dans cette pièce, grand, blond, décontracté, j'ai su que j'allais avoir des ennuis avec lui. C'est un homme si énergique, si sûr de lui, il vous cracherait à la figure en vous souhaitant à votre santé.

Jankovski. En dépit des trois signatures et des quatre tampons. Géologue ! Parfaite, la couverture ! On se trimbale partout avec ses instruments, personne ne remarque ce qu'on fait. On a beau regarder. Et pendant ce temps-là, il espionne.

— Que voit-on sur ces photos ? demanda Kasoutine, oppressé.

— Il va falloir être très discrets. — Babaïev retourna la première photo et la montra à Kasoutine. — Et rester calmes.

Kasoutine regarda fixement la photo, se pencha en avant, ses pupilles commencèrent à vaciller.

Babaïev hocha la tête.

— Sacrées photos, hein ? fit-il en insistant sur les mots.

Kasoutine se redressa, se frotta nerveusement les yeux et désigna la mince pile de photos.

— Toutes pareilles ? demanda-t-il la bouche sèche.

— Oui.

— Toutes avec cette femme nue ?

— Toutes. Tantôt de face, tantôt de côté, tantôt de dos, puis vue de dessus, vue de dessous...

— Arrête, Nikita Romanovitch ! s'exclama Kasoutine. C'est

incroyable ! Incroyable !

— Eh bien regarde ! Elles sont pires les unes que les autres. Des sommets d'indécence.

— Des photos de notre camarade Jankovski ?

— C'est cela même, Piotr Dementievitch. Et c'est bien le problème.

Alors Babaïev étala les photos les unes à côté des autres. Kasoutine en eut les yeux tout exorbités. Ce n'était que cuisses fuselées, hanches rondes, seins galbés, corps soyeux, épaules douces, chutes de reins vertigineuses, fesses aguichantes. – Jankovski était un maître photographe.

— C'est manifestement une très belle femme, et elle doit habiter Novo Korsaki, commenta Babaïev. Ces clichés sont récents. Mais on n'a jamais vu Jankovski avec une femme. Il s'agit donc de photos secrètes, de photos d'une femme dont personne ne sait rien et d'une femme qui accepte de poser nue pour Jankovski. C'est ce qui m'inquiète tant. Quelle femme d'ici est si belle ? Laquelle possède pareil corps de déesse ? Laquelle entretient une liaison secrète avec Jankovski ? Toutes ces questions me rendent malade.

Kasoutine se taisait. Il fixait les photos et ne comprenait que trop l'émotion de Babaïev. Pour aussi parfaites qu'elles fussent, toutes ces photos avaient une lacune, et la même : sur aucune on ne voyait la tête. De cette beauté, rien n'était caché de la base du cou aux genoux, mais sous quelque angle qu'elles fussent prises, toujours la tête manquait. Cette plastique hors du commun était anonyme... mais c'était une plastique hors du commun qui vivait parmi eux.

Kasoutine se racla la gorge, prit toutes les photos les unes après les autres, colla son nez dessus et les examina, millimètre par millimètre.

— C'est inutile, remarqua Babaïev. Je les ai déjà toutes regardées à la loupe.

— Tu es un porc, camarade Babaïev !

— Ce n'était que pour les besoins de la cause. Je veux dénoncer l'immoralité, lui couper l'herbe sous le pied !

Kasoutine reposa les photos. Elles le troublaient plus qu'il ne voulait l'avouer. Sans compter que le galbe des seins lui rappelait un peu trop Dounia Sergeïevna. Dounia Sergeïevna ! Son sang se figea dans ses veines et il se sentit rougir. Un petit détail lui revint brutalement en mémoire. Que disait donc Jankovski quand il rencontrait Dounia dans l'antichambre ? « Ah, mais c'est mon petit écureuil ! Dounia vous vous transformez en danger permanent : vous devenez chaque jour plus jolie ! » Et que faisait Dounia ? Elle gloussait stupidement, battait des paupières et balançait des hanches.

Kasoutine saisit une photo qui montrait l'inconnue de dos. La

ressemblance était indéniable. Piotr Dementievitch gémit intérieurement et se mordit la lèvre inférieure. Il était bien possible que ce fût Dounia. Ce sillon bien marqué entre les fesses. Ce délicat coccyx qui pointait sous la peau. Kasoutine connaissait si bien le corps de Dounia que plus il examinait les photos, plus sa respiration devenait sifflante. Est-ce possible, se disait-il amèrement. Elle me trompe avec ce coquin ! Pendant que j'étudie Lénine, elle se fait photographe sous toutes les coutures. Quelle dépravation ! Quelle immoralité ! Sûr, il n'a pas dû avoir trop de mal à la séduire avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, ses airs fanfarons, ses belles histoires et ce satané don de plaire aux femmes ! Dounia Sergeïevna ! Il y a de quoi en avoir gros sur le cœur !

Kasoutine repoussa les photos et cacha ses mains sous son bureau. Il ne fallait pas que Babaïev les voie trembler.

— Le plus simple serait d'interroger Jankovski lui-même, finit-il par dire.

— Dieu du ciel ! Surtout pas ! C'est impossible. Un photographe est tenu au silence, comme un confesseur. Le photographe est le plus grand confident du client. Il est tout à fait impossible de demander à Victor Semionovitch qui est cette belle femme nue. Il serait capable de me gifler et je ne pourrais même pas porter plainte. Tu dois tout ignorer de ces photos !

— Alors pourquoi me les montres-tu ? s'énerma Kasoutine. Pourquoi viens-tu troubler ma paix intérieure ?

Babaïev regarda Kasoutine avec des yeux malheureux.

— Nous sommes amis, dit-il. Et nous avons des principes. Il y a parmi nous une femme divinement belle qui est sur une mauvaise pente. C'est inimaginable tout ce que cela peut engendrer. Tragédies conjugales, suicide, assassinat, enfants pleurant leur mère, père se pendant de honte d'avoir une fille dépravée... Si nous découvrons qui est la femme nue des photos, nous pourrions empêcher tout cela, Piotr Dementievitch... Il suffit de trouver la tête qui va avec le corps et nous saurons qui c'est. Il faut faire des comparaisons, chercher. Qui pourrait être aussi bien faite ? Le choix est extrêmement limité. Qui a donc un corps aussi parfait, des seins aussi fermes, des cuisses aussi lisses, une pareille chute de reins ?

— Oui, qui a donc tout cela ? — Kasoutine repensait à Dounia Sergeïevna et à l'éventualité qu'elle goûtât secrètement des plaisirs interdits dans les bras de Jankovski. Dans la maison de Fessenko, c'était possible. Le vieux était dur d'oreille et si au premier étage, dans l'appartement de Jankovski, Dounia haletait et gémissait, Fessenko ne risquait certainement pas d'entendre. Et il risquait d'autant moins d'entendre qu'il passait son temps le nez dans son bouquin. Kasoutine

comprenait beaucoup mieux pourquoi Jankovski lui avait rapporté ce livre sur Leningrad.

Il grinça des dents, serra furieusement les poings sous le bureau et commença à transpirer de colère.

— Comment vois-tu cela ? demanda-t-il à Babaïev d'une voix rauque. Je ne peux tout de même pas convoquer toutes les femmes de la contrée pour leur dire poliment : « Camarades, s'il vous plaît, déshabillez-vous, je dois vous examiner d'office. » Il se trouverait plus d'un mari ou d'un père pour demander à voir l'ordonnance.

— On pourrait s'y prendre autrement, dit Babaïev en réfléchissant. La législation sanitaire prévoit la prévention. Si demain tu prétends que quelques cas de choléra ont été recensés dans la région du Tobol inférieur et que par conséquent toutes les femmes doivent se faire préventivement examiner, tu les auras toutes. Ce serait le moyen le plus discret.

— Ce n'est possible que si le docteur Lallikov marche avec nous. — Kasoutine posa un regard morose sur Babaïev. Les soupçons qu'il nourrissait à l'égard de Dounia Sergeïevna le dévoraient. Il reprit la pile de photos, les passa en revue et s'arrêta sur celle des cuisses. Il fut comme frappé par la foudre : cette attitude, il la connaissait ! Sa Véra s'asseyait parfois comme ça quand elle sortait du bain et se coiffait devant la glace. Exactement comme ça ! C'était sa position favorite. Véra, sa femme. Ces cuisses superbes, lisses et fuselées, si soyeuses après le bain et sentant bon le savon à la rose. Véra ! La mère de ses deux enfants. Combien de fois avaient-ils déjà reçu Jankovski ? Il était venu si souvent ! Et chaque fois Véra s'était conduite comme une jeune fille. Elle avait mis les petits plats dans les grands et gambadé autour de l'invité comme un jeune faon. Quand Jankovski s'annonçait, elle était toute transformée. Oui, c'était exactement cela. Comme des écailles tombèrent des yeux de Kasoutine. Et les photos confirmaient cette révélation. Ce n'était pas les cuisses d'une jeune fille, mais bien les cuisses d'une saine et solide femme de 39 ans que représentaient ces photos. Véra Constantinovna Kasoutina ! Oh, Dieu, retiens-moi, empêche-moi de décrocher ma carabine et de courir chez Jankovski ! Je ne sais rien du tout, je n'ai pas vu ces photos, je n'ai pas le droit de les avoir vues. Tout doit se résoudre sous le sceau du secret. Novo Korsaki a jusque-là été épargnée par le scandale...

— Nous devons naturellement initier le docteur Lallikov, insista Babaïev. Lui seul peut faire ces examens. Et là, ce sera très simple. Moi, je serai dans la pièce voisine, je regarderai par un petit trou et comparerai avec les photos que j'aurai à la main. Mon œil de photographe reconnaîtra immédiatement le modèle de Jankovski. À ce moment-là, je te ferai un signe.

— Ce ne sera pas possible. — Kasoutine secoua la tête. — Le docteur Lallikov n'acceptera jamais que tu voies nues toutes les femmes de Novo Korsaki.

— Il a bien le droit de les voir, lui !

— C'est vrai, mais c'est parce qu'il a fait des études de médecine. Les médecins en service sont des êtres asexués. Un métier vraiment ingrat. — Kasoutine regarda par la fenêtre. Il vit passer le gros Zvetkov, le délégué des Travaux publics ; il était le seul à posséder une voiture, une grande Volga. Sa femme, Antonina Pavlovna était assise à côté de lui. Elle était réputée pour sa beauté, mais on trouvait qu'elle se maquillait trop.

À la fête des Komsomols, elle avait dansé toute la soirée avec Jankovski le géologue. Et Zvetkov, bonne pâte, s'en était réjoui car lui était devenu trop gros pour danser.

Kasoutine se figea, regarda à nouveau les photos litigieuses et fut déchiré par le doute. Dounia, Véra ou... Antonina Zvetkova ? Babaïev avait raison : un éclaircissement s'imposait. Vivre avec pareille incertitude serait une torture de chaque instant. Il fallait mettre une tête — et du même coup un nom — sur ce corps somptueux.

Kasoutine décrocha son téléphone et appela le docteur Lallikov.

— J'ai besoin de vous de toute urgence, Simon Mikhaïlovitch, dit-il d'une voix enrouée. Sinon ma tête va exploser.

Le docteur Lallikov vint aussitôt. Il était petit, gras et portait des lunettes aux verres si épais qu'il suffisait de les regarder pour avoir mal aux yeux. Il était affligé de difficultés respiratoires qu'il imputait, non à son embonpoint, mais à des troubles d'ordre purement psychique qui, prétendait-il, lui comprimaient cœur et poumons et dont seuls ses diaboliques patients étaient responsables.

Lallikov était en effet chirurgien de formation et il avait, des années durant, caressé le rêve de devenir un jour médecin-chef d'une grande clinique. Puis il y avait eu l'hernie scrotale du président du complexe sidérurgique « Gloire de l'Oural ». Boris Nikolaïevitch Verchokin, ainsi se prénommait le puissant personnage, s'en était remis, lui et sa douloureuse hernie, aux talents du docteur Lallikov avec le légitime espoir de pouvoir bientôt à nouveau gambader comme un cabri. Lallikov s'était surpassé. Il avait coupé, curé, ratissé et, disons-le franchement, artistiquement recousu, mais lorsque le camarade Verchokin s'en était retourné en ses foyers, le cœur léger et content, et avait manifesté des velléités de satisfaire les tendres espérances de Praskouïa, son épouse avide d'amour, elle avait laissé échapper un

déchirant cri d'horreur, tandis que Boris Nikolaïevitch avait, lui, préféré sombrer momentanément dans l'inconscience.

Le dommage était irréparable : le docteur Lallikov avait proprement et artistiquement émasculé le camarade président Verchokin. Le scandale avait été étouffé et l'on avait pu empêcher Verchokin de fendre le crâne de Lallikov, mais l'affaire avait mis un terme précoce et définitif à sa belle carrière de chirurgien. De ce jour, le docteur Lallikov avait été contraint de se limiter à l'autopsie des cadavres des patients dont on recherchait les causes de la mort. Il avait alors tenté d'oublier ses espoirs déçus dans la bonne chair, ce qui, au bout de trois ans, lui avait valu son ventre monstrueux, puis, à bout de nerfs, il avait abandonné la « chirurgie ». Il était venu s'installer à Novo Korsaki, ville à laquelle l'on avait attribué une place de médecin et depuis lors rabrouait les patients qui venaient le consulter. De rancœur et de chagrin il devenait chaque jour un peu plus gros et avait un peu plus de mal à respirer.

Quand je pense, disait-il parfois, que j'étais destiné à faire des transplantations d'organes, à révolutionner la chirurgie, et que je me retrouve au fin fond des forêts sibériennes à traiter des pets de travers, c'est toute la misère du monde qui m'assaille !

Qu'il ait pu accéder sans délai aux désirs de Kasoutine, il le devait à sa façon cavalière de traiter ses patients. Un même amour des échecs l'unissait au secrétaire du parti. C'était la seule distraction que s'accordait le docteur Lallikov, à moins que l'on compte également au nombre de ses hobbies le lavement hebdomadaire qu'il devait administrer à petit père Akif, le pope.

— La bonté de Dieu ne va pas jusqu'à s'occuper des intestins paresseux de son pope ! s'exclamait chaque semaine le docteur Lallikov avec une joie à peine réprimée lorsque petit père Akif, le visage tout contracté, s'allongeait sur le ventre et lui présentait son postérieur dénudé. On respire bien à fond, petit père. Et maintenant, on y va un bon coup !

Ce matin-là, donc, après l'appel de détresse de Kasoutine, le docteur Lallikov surgit dans sa salle d'attente, balaya la pièce du regard et hurla à l'adresse des patients :

— Y en a un qui trépassé ? Non ! Y en a un qui tombe dans les pommes ? Non ! Eh bien vous attendrez tous, bande de simulateurs aux yeux ronds ! Le devoir m'appelle à l'extérieur, une urgence d'une extrême gravité !

Comme personne n'osait irriter le docteur Lallikov – finalement, il était le seul médecin de Novo Korsaki et l'on ne pouvait pas savoir si l'on n'aurait pas un jour réellement besoin de lui – tous approuvèrent, prirent des mines de circonstance et restèrent patiemment assis sur

leur chaise.

C'était loin d'être stupide car si le docteur Lallikov s'absentait, il restait toujours sa secrétaire Marfa Felixovna.

Marfa avait en fait appris la couture, ce que Lallikov considérait comme la formation idéale pour faire les pansements ou enlever les fils. Et Marfa s'était effectivement très bien adaptée à la situation. C'était elle qui à 80 % faisait tourner le cabinet, et elle se perfectionnait constamment en lisant la presse spécialisée – ce qui, un jour, lui avait permis de découvrir l'appellation « assistante médicale ». Comme elle jugeait, et à juste titre, remplir les fonctions d'assistante médicale auprès du docteur Lallikov, elle avait exigé sur-le-champ qu'on l'appelât désormais « Madame l'assistante ». Les patients acceptèrent volontiers de réviser leurs positions et depuis ils lui donnaient du « Madame l'assistante » avec tout le respect nécessaire car personne ne se sent plus pitoyable qu'un patient dont le sort dépend totalement des bonnes grâces de l'homme de l'art.

Ainsi donc tous respirèrent-ils lorsque le docteur Lallikov dut précipitamment laisser son cabinet en plan et que Marfa Felixovna prit la relève. Premièrement, tout allait beaucoup plus vite quand elle était seule, deuxièmement, on ne se faisait pas insulter, troisièmement, Marfa avait des mains douces et délicates avec lesquelles l'on aimait bien se faire palper et examiner et quatrièmement, elle ne faisait quasiment jamais d'erreurs de diagnostics. Sans compter que ses diagnostics à elle étaient plus différenciés que ceux du docteur Lallikov. Quand Lallikov hurlait : « Tu as mal au dos, dis-tu ? Toujours la même chose ! Hier, c'était dimanche et tu as encore bâfré comme un ours et maintenant tes intestins sont complètement embouteillés ! Reviens quand tu m'auras vidé tout ça ! », Marfa Felixovna, elle, compatissait : « Ah, ces vilains rhumatismes. Tiens, voilà une bonne crème. Masse bien ton dos avec, le soir avant de te coucher. »

L'on comprendra sans peine que Marfa était considérée comme une véritable bénédiction, mais comme une bénédiction qui n'était malheureusement pas possible sans le docteur Lallikov.

Kasoutine et Babaïev sursautèrent lorsque le docteur Lallikov fit irruption dans le bureau du parti et cloua le bec de la secrétaire Dounia Sergeïevna en lui lançant :

— Tais-toi, les bleus, on peut les cacher avec de la poudre.

Kasoutine tressaillit sous le coup et jeta un regard irrité au médecin.

— Que dites-vous là, camarade Lallikov ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Vous n'avez rien entendu, grogna Lallikov en s'asseyant à côté de Babaïev. Je suis tenu au secret professionnel.

— Pourquoi Dounia Sergeïevna a-t-elle des bleus ? insista tout de même Kasoutine, d'une voix mal assurée. Et où les a-t-elle donc ces bleus, je vous prie ?

— Pourquoi m'avez-vous appelé ? esquiva Lallikov.

— Justement à cause du secret professionnel, s'interposa Babaïev.

— Intouchable, le secret professionnel.

— Dieu merci ! – Babaïev se tordit les mains. – Vous pourriez nous être d'une aide précieuse, docteur.

Kasoutine agita les deux mains pour manifester le peu de cas qu'il faisait du secret professionnel.

— Qu'est-ce qu'a Dounia ? s'entêta-t-il. Camarade Lallikov, en tant que secrétaire du parti et employeur, je suis responsable de la santé de mes chers citoyens. Comment se fait-il que des bleus apparaissent chez Dounia Sergeïevna ? Depuis quand apparaissent-ils ? Sont-ils d'origine mécanique ou d'origine physiologique ? À quel endroit apparaissent-ils ?

— Il s'agit, dit Babaïev en commençant brusquement à transpirer, de trouver une femme sans tête.

— Ah ! – Lallikov bondit de sa chaise. – Un meurtre ? – Son sang ne fit qu'un tour. Il avait toujours souhaité pouvoir s'exprimer en tant qu'expert médical dans une affaire criminelle afin de prouver que sa sagacité était intacte. Mais à Novo Korsaki, il ne se passait jamais rien ; les gens y puaient l'honorabilité. Lorsqu'une fois, il y avait quatre ans de cela, le routier Sergeïe avait engrossé contre son gré la fille de Niemlenko, le menuisier, il n'y avait même pas eu d'affaire pour la simple raison que Sergeïe avait aussitôt épousé la fille. Pas le moindre petit scandale. En Sibérie, les gens étaient tout bouffis d'honnêteté. Mais alors là ! Une femme sans tête ! À Novo Korsaki ! Les difficultés respiratoires du docteur Lallikov se manifestèrent intempestivement et il dut s'accrocher au rebord du bureau.

— Un crime sexuel ? haleta-t-il les yeux tout exorbités. Violentée et puis, couic, on lui a coupé la tête ? Ouh ! Un vent mauvais nous arrive des grandes villes. Où peut-on voir la dame ?

— Ici. – Babaïev plaqua ses mains sur les photos. – Je l'ai agrandie.

— Vous l'avez *quoi* ? questionna Lallikov, interloqué.

— J'ai douze photos d'elle. Vue d'en haut, d'en bas, sous toutes les coutures.

— Formidable.

— Mais la tête manque.

— Naturellement. – Le docteur Lallikov tendit la main en agitant les doigts. – Donnez, donnez. Ne parlez pas tant, Nikita Romanovitch. Est-ce une décapitation franche ? Je veux dire : est-ce une coupure nette ?

Faites voir les photos ! N'entravez pas la recherche de la vérité.

— Docteur, commença Kasoutine en attirant les photos à lui avant que Lallikov ait pu les attraper, nous aimerions savoir si vous pouvez identifier l'inconnue. Si vous pouvez la reconnaître même sans tête, à l'aide de son seul corps. De sa poitrine, de son ventre, de ses cuisses...

— Elle est nue ? demanda Lallikov qui eut subitement quelques peines à déglutir.

— Oui, totalement.

— Un délit sexuel, c'est indubitable.

— On peut effectivement appeler ça comme ça, dit Babaïev. En tout cas, pour notre ville, c'est un énorme scandale. Qu'une femme se laisse photographier nue...

— Quand on n'a plus de tête, c'est encore pardonnable. – Lallikov se rassit, sa crise d'asthme était passée. – Où est la femme ? Son corps m'en dira plus long que des photos.

— Nous n'avons que ces photos. – Kasoutine soupira. – C'est bien le problème, camarade Lallikov, nous n'avons que des photos sans tête et nous voudrions savoir qui c'est. Toutes les femmes de Novo Korsaki ont vraisemblablement déjà défilé dans votre cabinet. Il se pourrait donc qu'au vu de certaines particularités anatomiques vous puissiez dire : c'est la camarade Une telle.

— Qui a photographié la morte ?

— Le géologue Jankovski.

— Mon Dieu ! – Le docteur Lallikov en eut le souffle coupé. – Mais c'est impossible, voyons, Victor Semionovitch n'est pas un assassin !

— Certes. Et les photos représentent une femme vivante, commenta Babaïev.

— Sans tête ? coassa Lallikov. Vous êtes tous les deux déjà complètement saouls ou quoi ?

— Il s'est simplement abstenu de photographier la tête. Toutes les photos commencent au cou. C'est bien là où il ne manque pas d'audace. Il photographie une femme nue et laisse la tête de côté. Une infamie ! Un terrible poids qu'il nous met là sur la conscience ! – Kasoutine s'étrangla tant il s'échauffait en parlant ; une toux glapissante l'assaillit dont il ne parvint pas à se remettre complètement. Sa voix resta incongrûment haut perchée. – On en arrive à avoir de ces idées, docteur, de ces idées... à vous rendre malade. Et on ne peut rien demander à Jankovski. En tant que photographe, Babaïev est lui aussi tenu au secret professionnel, tout comme vous l'êtes en tant que médecin. Mais cette femme nue, on ne peut pas faire une croix dessus, elle existe, elle vit parmi nous, et elle se livre nue à l'objectif de Jankovski. – La voix de Kasoutine se perdit

dans un rôle. – Tenez, jugez par vous-même !

Le docteur Lallikov se pencha sur les photos, les étudia toutes minutieusement et essuya plusieurs fois ses lunettes dont les verres épais ne cessaient de s'embuer.

— Extraordinaire, lâchait-il de temps à autre. Très réussi. Convaincant. Oh, oh, excellente, cette perspective ! Ah, c'est ravissant ! On reconnaît là l'œil de l'amoureux.

Non, cette ligne ! Pas le moindre petit pli. Pas le moindre petit bourrelet. Et bien ferme, tout ça.

Kasoutine soutint sa tête à deux mains et, l'air désespéré, scruta le visage du médecin.

— Laquelle des femmes de notre petite ville possède-t-elle un corps pareil ? demanda-t-il d'une voix sourde. Qui est-ce ? Simon Mikhaïlovitch, ce n'est pas au médecin que je pose cette question, mais au camarade de notre glorieux parti communiste. Regardez la photo de Lénine, regardez-le dans les yeux, lisez notre mission dans son regard : servir la vérité pour le bien du socialisme ! Vous *devez* parler, docteur Lallikov ! C'est votre devoir de membre du parti. Pour sauvegarder la paix de Novo Korsaki !

Le docteur Lallikov aligna les douze photos les unes à côté des autres et les examina une nouvelle fois avec le plus grand soin. Babaïev fumait une Papyrossa qu'il tenait d'une main tremblante, Kasoutine buvait à petites gorgées le thé, désormais froid, de son petit déjeuner. Si jamais il dit « Véra », je tue Jankovski, pensait à part lui le secrétaire du parti. Si jamais il dit « Dounia Sergeïevna », je les tue tous les deux. Si c'est la fière et distinguée Zvetkova, je me saoule de joie. Et bien fait pour ce répugnant Zvetkov qui s'est enrichi dans les Travaux publics.

— C'est difficile, dit lentement et avec circonspection le docteur Lallikov. J'ai si rarement vu de corps de femmes aussi parfaits dans mon cabinet. Il est vrai que j'en ai vu quelques-uns. Mais très peu ! Des exceptions !

— Des noms ! fit Kasoutine d'une voix rauque. Des noms, je vous en prie, cher camarade...

— C'est délicat.

— Est-ce que ce pourrait être ma femme Véra ?

— Non. C'est complètement exclu. Ses seins ont quelque peu tendance à tomber.

— C'est vrai, approuva Kasoutine d'une voix encore plus rauque. Deux enfants, camarade...

— Justement. – Lallikov tapota les photos du dos de la main. – Ça, ce sont des seins de jeune fille. Fermes comme des melons. Et il n'y a

qu'à regarder le corps. Ce ventre n'a jamais enfanté. C'est une terre vierge.

— Des noms, répéta Kasoutine. Je vous en prie...

— Ce ne sont que des hypothèses...

— Bien sûr. D'ailleurs, ce ne seront que des indications.

— ... mais il pourrait bien s'agir de Galina Ivanovna.

— Non ! – Babaïev s'était dressé d'un bond. – La petite du magasin ? Cet être charmant qui me donne toujours un petit morceau de fromage en plus parce que je lui procure du papier à lettres ?

— Ou bien encore d'Alla Philippovna.

— Ça se pourrait. – Kasoutine se frotta le nez. – La veuve Sitkina est un petit démon. Il paraît que depuis qu'elle est débarrassée de ce vieux Sitkine, les garçons rôdent tous autour de sa maison comme des matous. La veuve Sitkina – peut-être bien que ce serait la solution.

— Mais elle a un grain de beauté sous le sein gauche, où est-il ? – Le docteur Lallikov examina très attentivement une photo.

— Je ne vois rien. Sans grain de beauté, je ne saurais identifier Alla Philippovna. Ah, que c'est difficile ! Mais à y regarder d'un peu plus près... il se pourrait aussi que ce soit... Rimma Ifanovna.

— La vannière ? – Babaïev secoua la tête. – Nous savons qu'elle est un peu simple d'esprit. Depuis qu'enfant elle est tombée par la fenêtre, il n'y a plus grand-chose à en tirer. Elle a tout de même pu apprendre la vannerie. Il est tout à fait impossible que Jankovski, qui est, comme nous le voyons, un esthète, ait fréquenté Rimma Ifanovna.

— Son corps est merveilleux et parfait, dit le docteur Lallikov. C'est la plus jolie fille de Novo Korsaki. Pourquoi Victor Semionovitch s'arrêterait-il à une déficience intellectuelle quand il peut s'offrir un corps d'une beauté incomparable ? Il se pourrait très bien que ce soit Rimma Ifanovna.

— Et qu'en est-il de Dounia Sergeïevna ? s'enquit Kasoutine d'un ton faussement détaché.

Le docteur Lallikov se pencha une fois de plus sur les photos.

— Pourquoi pas ? finit-il par dire après un examen approfondi dont la longueur avait mis Kasoutine au supplice. Ces petites cuisses pourraient correspondre. Comme ce joli petit derrière.

Qu'est-ce que je disais, pensa Kasoutine. Je m'en doutais. J'en avais le sentiment. Dounia et Jankovski. *C'est* son joli petit derrière. Je ne le connais que trop bien. En tout cas mieux que le docteur Lallikov qui recommence à plisser le front. Pas la peine de chercher plus loin, camarade, *c'est* Dounia Sergeïevna. Elle seule a de si mignonnes petites fesses. Pauvre de moi ! J'ai été joué !

— Mais il se pourrait aussi que ce soit Antonina Pavlovna, dit alors Lallikov.

Babaïev respira bruyamment.

— La femme du camarade Zvetkov ?

— C'est une très belle femme. Et elle non plus n'a pas encore eu d'enfant. Mais cela vient de Zvetkov. Rassoul Alexeïevitch est trop gros. Épargnez-moi les détails, camarades. Mais il se pourrait bien que ce soit le corps d'Antonina Pavlovna. Pur comme une statue de marbre. – Le docteur Lallikov se moucha et essuya à nouveau les verres de ses lunettes. – C'est vraiment une tâche difficile, mes amis. Un corps de déesse – et pas de tête ! C'est trop demander, même à un médecin. D'ordinaire, nos patientes sont en meilleures conditions.

— Mais théoriquement ! haleta Kasoutine. Théoriquement, camarade !

— Théoriquement, il se pourrait aussi que ce soit Stella Gavrilovna.

— Je renonce, dit Babaïev, bouleversé. Comment se fait-il que la fleuriste de notre cimetière ait un corps aussi extraordinaire ?

— Ça, c'est au Bon Dieu qu'il faut le demander. – Le docteur Lallikov désigna deux photos. – Ça, là, ça ressemble beaucoup à Stella Gavrilovna. Ces hanches ! Quasiment impossible de s'y méprendre. Et cette chute de reins ! Je me rappelle très bien de cette fois où j'ai par hasard laissé tomber un tube de comprimés sur son nombril qui a roulé jusqu'entre ses cuisses. Elle a ri, mais ri !

— Je veux bien le croire. – Kasoutine se mordillait la lèvre inférieure. – Ça nous en fait combien, maintenant ?

— Assez pour désespérer, dit Babaïev. Il est impossible que Jankovski les ait toutes fréquentées aussi intimement...

— Et pourquoi pas ? – Le docteur Lallikov toussota, ce qui tendit un peu plus l'atmosphère. – Jankovski est un solide gaillard. Trente-deux ans. Un arbre plein de sève. Et cela fait déjà combien de temps qu'il est à Novo Korsaki ? Bien neuf mois, hum ? Chers camarades, que ne peut faire un homme comme Jankovski en neuf mois ? Nous devons tout prendre en considération. Tout et toutes. Ces photos le prouvent : pour ce qui est de la beauté, Jankovski est un fin connaisseur. Et la femme qu'il a immortalisée en valait réellement la peine. En tant que médecin, j'ai suffisamment de points de comparaison pour en juger : ce corps-là est exceptionnel !

— Et tout ça dans notre ville !

— Oui. Nous devrions en être fiers !

— Une Vénus sans tête !

— Nous allons la lui redonner, sa tête ! – Le docteur Lallikov était à son tour pris d'une sorte de fièvre de la chasse. Il envisageait le

problème comme une compétition sportive. Comme un rallye dont le point d'arrivée était encore inconnu, comme l'exploration d'une terre vierge, comme la recherche de la dernière pièce d'un puzzle. L'affaire n'était pas insoluble. – Bien, récapitulons. Camarade Kasoutine, écrivez les noms au fur et à mesure. Entrent en ligne de compte : Antonina Pavlovna Zvetkova, Alla Philippovna Sitkina, Galina Ivanovna, Rimma Ifanovna, Stella Gavrilovna.

— Et Dounia Sergeïevna ? demanda Kasoutine d'une voix rauque.

— Et Dounia Sergeïevna. Elle doit, elle aussi, figurer sur la liste.

— Doit figurer sur la liste. – Kasoutine inscrivit ce dernier nom d'une main tremblante. De la sueur coulait le long de son dos. – Et que faisons-nous maintenant ?

— Nous commençons là où ça finit d'ordinaire : nous allons au cimetière. – Le docteur Lallikov se frotta les mains. – Stella Gavrilovna travaille en étroite collaboration avec le pape. Il est possible que Mamedov ait par hasard vu Jankovski s'entretenir plus que de raison avec Stella. Peut-être même lui a-t-il rendu visite au magasin. Nous allons interroger petit père Akif.

— Cela signifie que nous devons mettre le pape dans le secret, dit Kasoutine d'un ton aigre.

— Il sera ravi de découvrir des pécheurs dans sa paroisse. En outre, nous resterons entre nous : le médecin, le prêtre, le photographe et le secrétaire du parti sont les confidents, les hommes de confiance des citoyens. Nous sommes le mur des lamentations. Nous avalons tout. Ce serait déloyal d'exclure le pape.

— Il sera le dernier à pouvoir nous renseigner sur l'identité de cette femme, objecta Kasoutine.

— Qui sait ? – Le docteur Lallikov eut un bon gros sourire ambigu. – Ne sous-estimons personne.

Quiconque pénétrait dans l'église, quelque rang qu'il tînt dans la société et quel que fut son nom, était envahi d'un grand sentiment de respect, sinon immédiatement, du moins dès qu'il apercevait Akif Victorovitch Mamedov. Lorsque le pape surgissait de derrière l'iconostase avec sa soutane flottant autour de lui, sa barbe blanche toute raide et pointée vers l'avant, ses sourcils épais, ses yeux qui lançaient des éclairs et cette voix qui donnait un aperçu des fanfares de la résurrection, tout un chacun se signait et tombait dans cet état qui fit dire à Lénine que la religion était l'opium du peuple.

Akif Victorovitch, qui ce matin-là, assis sur un tabouret derrière l'iconostase, faisait briller deux croix de laiton dorées, fut bien étonné d'entendre grincer la porte de l'église. Il se demanda qui pouvait bien être tourmenté par ses péchés au point d'avoir besoin d'une assistance

sacerdotale et il mit son chiffon de côté. L'église de Novo Korsaki était pauvre, elle ne pouvait s'offrir le luxe d'un sacristain, Mamedov devait tout faire lui-même et si, en échange de la promesse d'aller au ciel, quelques vieilles femmes n'avaient pas bénévolement balayé le sol, essuyé la poussière et nettoyé les vitraux, ces tâches auraient encore incombé à petit père Akif. Il avait déjà eu suffisamment de mal à trouver un chantre pour le service religieux. Les vieux n'avaient plus assez de voix et pour ce qui était des jeunes, le parti, qui menait campagne contre le pape, se chargeait de leur dire que quiconque allait à l'église, ou pire encore, quiconque acceptait de jouer les chantres, trahissait le grand Lénine, notre père à tous et n'était pas digne d'être pris au sérieux par la communauté nationale.

C'est pourquoi petit père Akif avait dû se contenter d'un pis-aller qui constitue un fait unique dans l'Histoire de la messe orthodoxe : il fit chanter la jeune vierge Stella Gavrilovna. Parfaitement. La fleuriste de Novo Korsaki. Kasoutine appelait cela une belle saloperie, mais il n'y avait pas moyen de ramener Stella à la raison. « J'aime bien chanter », se défendit-elle lors de ses cinq comparutions devant le comité du parti. « Où Lénine dit-il qu'un Russe n'a pas le droit de chanter ? »

— Mais à l'église ! rugissait Kasoutine.

— Si on me le demande, je chanterai aussi aux Komsomols, à la fête du 1^{er} mai et pour l'anniversaire de la Révolution d'octobre, répondait Stella Gavrilovna. Moi et ma voix, nous sommes à la disposition de tous.

Kasoutine s'était dès lors bien gardé de lui demander quoi que ce fût, on le comprendra sans peine. Il n'en était que plus impatient de savourer son triomphe en démontrant au pape qu'apparemment, quand on le lui demandait, Stella n'était pas qu'avec sa voix à la disposition de tous. Pour Kasoutine, l'heure d'une victoire sur les réactionnaires allait sonner.

Akif cacha son chiffon, mit de l'ordre dans sa soutane, peigna sa barbe avec trois doigts, coinça sous son bras la plus grande des deux croix qu'il venait de nettoyer et, très digne, il s'avança dans l'église. Il n'en eut pas moins un mouvement de recul lorsqu'il vit Kasoutine, Babaïev et Lallikov alignés en rang d'oignons comme s'ils s'apprétaient à entamer un canon.

— La trinité de Satan, gronda petit père Akif. – Il éleva la croix, se signa et se planta devant l'iconostase. – Quelle malédiction apportez-vous, mes fils ?

— C'est une visite privée, dit Kasoutine avec un large sourire qui aurait dû alerter Akif. – Si Kasoutine souriait dans l'église, c'est que les portes du paradis avaient dû s'effondrer.

— C'est très important, expliqua alors Babaïev. – Avec Babaïev, petit père Akif avait moins de problèmes, il photographiait avec grand talent les fêtes chrétiennes de Pâques et de Noël. Une grande photo de lui qui représentait Mamedov en habits sacerdotaux célébrant le sacrifice pascal était accrochée dans l'appartement du pope, juste à côté du joli petit coin avec la veilleuse du sanctuaire.

— Nous avons besoin de vos précieux conseils, conclut Lallikov pour ce surprenant premier acte.

Du coup, Akif Victorovitch flotta dans une sorte d'apesanteur. Il n'entretenait pas de réels rapports d'amitié avec le docteur Lallikov, le médecin était un bien trop bon communiste et un bien trop bon membre du parti pour cela, mais le pope savait beaucoup de gré à Lallikov de toujours dire au chevet d'un mourant : « Personne ne peut plus rien pour lui, si ce n'est Dieu. » La famille alarmée envoyait naturellement aussitôt quérir le pope et Akif réussissait toujours à faire passer de vie à trépas, dignement et l'âme en paix, les ex-clients de Lallikov. Une grande estime réciproque était née de cette façon de travailler main dans la main. Mais si le docteur Lallikov allait jusqu'à entrer dans l'église pour demander conseil, il devait s'agir d'un cas gravissime.

Petit père Akif posa précautionneusement la croix sur une table, fit un signe de la main et dit :

— Suivez-moi. On peut aussi bien discuter en buvant du vin de fraise.

Ce n'était pas loin d'être une menace. Tout le monde savait que le pope fabriquait un vin de fraise d'une efficacité redoutable qui ne le cédait en rien à une cure d'huile de ricin. Seul l'organisme d'Akif lui-même semblait résister au diabolique breuvage – ce qui se traduisait concrètement par les lavements hebdomadaires que lui administrait le docteur Lallikov en les ponctuant toujours de quelque verset de la bible. Akif était anéanti par tant de savoir biblique.

L'on prit place dans la salle de séjour autour d'une table ronde. Akif sortit des verres et un litre vert foncé de son vin « maison ». L'on attendit poliment qu'il ait rempli les verres, puis Babaïev posa les agrandissements sur la table, pour commencer en les tournant côté pile. Le pope pointa le menton, sa barbe blanche était toute hérissée, son regard acéré scrutait interrogativement l'assemblée.

— J'écoute, dit-il d'une voix forte comme personne ne se décidait à parler.

— Soyons brefs, commença Kasoutine d'un ton clair. – Son triomphe imminent n'était pas loin de le faire trembler d'émotion. – Il faut qu'il se taise.

— Une confession commune ? – Akif prit une longue inspiration. –

La situation politique aurait-elle brusquement changé ?

— Voilà ! – Kasoutine s'empara des photos, les retourna et les lança devant le pope. Épaules, seins, hanches, cuisses, fesses s'étalèrent sur la table.

Le docteur Lallikov fusilla Kasoutine du regard.

— Espèce de brute, s'horrifia-t-il. Petit père pourrait avoir un choc !

Akif Victorovitch regarda longuement les photos, puis, très calme, déclara :

— Une femme.

— Il la reconnaît. – Kasoutine sourit de toutes ses dents. – Cela nous dispense de plus amples explications. Quelle est votre opinion, camarade Mamedov ?

Petit père Akif, chez qui le « camarade Mamedov » restait depuis toujours coincé en travers de la gorge, rassembla les photos comme si pour lui l'affaire était close.

— Une belle femme, ajouta-t-il en saisissant son verre de vin de fraise. Vous n'êtes que des individus à l'esprit bien bas : toute beauté est création de Dieu. Qu'une rose s'épanouisse, qu'un bouleau se balance souplement dans le vent ou qu'un rayon de soleil s'arrête sur une poitrine de jeune fille... Dieu toujours sourit.

— Bon, eh bien nous pouvons nous en aller, dit le docteur Lallikov, réaliste. Nous n'en apprendrons pas plus en ces lieux sacrés.

— Nous pensions que vous connaissiez cette femme, hasarda Babaïev.

Petit père Akif sursauta, reposa son verre sans avoir bu et, très fâché, hurla :

— Mmmoi ?!

— Nous pensions..., coassa Babaïev en se tassant sur sa chaise.

— Moi ? Vous venez me montrer une femme nue et vous attendez de moi que je vous dise qui c'est ? Ô, Dieu qui êtes aux cieux, que ne dois-je pas endurer parmi ces hommes ! Que ces créatures sont tombées bas ! Dehors !

— Je voudrais seulement vous proposer un nom...

— Dehors !

— Cette femme pourrait-elle être Stella Gavrilovna ?

— Non ! hurla petit père Akif.

— En êtes-vous vraiment certain ?

— Oui !

Le docteur Lallikov se gratta le nez, mais on ne pouvait plus revenir en arrière. Et puis, après tout, n'étaient-ils pas, ainsi qu'ils en étaient convenus quelques minutes auparavant, tous du même bord ?

N'appartenaient-ils pas à une sorte de « cercle des confidents du citoyen » ?

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr, Akif Victorovitch ? demanda-t-il. Moi qui suis médecin, je ne saurais, ici, me montrer aussi affirmatif.

— Eh bien moi, je le peux ! – Akif abattit un poing puissant sur les photos. Puis il les regarda une nouvelle fois et secoua la tête avec conviction. – Ce n'est pas Stella Gavrilovna ! Où sont les bouclettes ?

— La tête manque, c'est sûr, bougonna Kasoutine.

— Qui donc parle de tête ?

Babaïev soupira et, très ébranlé, ferma les yeux. Kasoutine devint rouge comme un coquelicot. Le docteur Lallikov croisa les mains sur son ventre rebondi comme s'il s'apprêtait à entamer une litanie. Seul Akif, l'austère petit père Akif fulminait, et continuait à fulminer sans se rendre compte qu'il venait de faire une révélation.

— C'est vrai, finit par reconnaître Kasoutine, gêné. Elle n'a pas de poils. Camarade docteur Lallikov, comment se fait-il que vous qui êtes médecin n'ayez pas vu cela immédiatement. Il faut que ce soit un prêtre qui nous le fasse remarquer ?

— Je me suis attaché aux formes, pas à la pilosité ! s'exclama Lallikov, indigné.

— Calmez-vous ! s'énerva Kasoutine. – Sa revanche sur Akif tournait court. – La situation n'est plus du tout ce qu'elle était : cette femme nue s'est rasée le corps.

— Beurk ! lâcha Babaïev, plein de dégoût.

— Une femme de notre ville se rase le corps et par-dessus le marché se fait photographier. C'est une insulte aux bonnes mœurs ! De la décadence occidentale caractérisée ! Ces photos deviennent de ce fait politiques et l'affaire concerne désormais la direction du parti. C'est un cas de noyautage sexuel de l'idéologie marxiste-léniniste. C'est du sabotage par le truchement du bas-ventre. Ah, ce n'est même pas pensable d'en informer Magnitogorsk. Il faut régler ça entre nous. C'est tout seuls et dans le plus grand secret que nous devons vider le bubon. – Kasoutine prit une longue inspiration. – La femme se rase... à... à cet endroit ! Camarades, nous devons empêcher que l'Occident contamine Novo Korsaki de façon aussi répugnante. Nous devons, coûte que coûte, retrouver cette femme. Ce corps sans poils est une déclaration de guerre !

Petit père Akif grogna copieusement, vida son verre de vin de fraise d'un trait, puis consacra à nouveau son attention aux indécentes photos.

— Nous pouvons donc éliminer Stella Gavrilovna, résuma Lallikov,

toujours concret. Akif Victorovitch s'en porte garant.

— Taisez-vous ! grinça Mamedov.

— Quand avez-vous eu, pour la dernière fois, l'opportunité de vous convaincre de la présence de poils ?

— Vous êtes le diable en personne ! – Petit père Akif roula sauvagement des yeux.

— Seul Dieu voit dans le cœur des hommes !

— Mais Stella connaît-elle le géologue Jankovski ?

Akif redressa la tête, tous les sens en alerte.

— Que vient faire Victor Semionovitch dans cette affaire ?

— Les photos sont de lui ! fanfaronna Kasoutine. Connaît-il Stella ?

— Oui, opina Akif. Il lui prend des fleurs pour décorer son appartement.

— Ah, ah, ah ! ricana Babaïev.

Kasoutine décida de prendre le taureau par les cornes.

— Nous savons que ces photos sont extrêmement récentes. Ne serait-ce pas possible que Stella Gavrilovna se soit rasée du jour au lendemain... justement pour les photos ? Et que vous ne le sachiez pas encore, petit père ?

— Toute fraîche rasée, pas l'ombre d'un duvet, sur ces photos, renchérit Babaïev. J'ai tout examiné à la loupe.

— Nous savons tous une chose : non seulement Stella Gavrilovna possède une belle voix mais également un corps merveilleux, et elle a du tempérament. – Le docteur Lallikov fit glisser les photos jusqu'à lui. – Quand on songe... qu'elle avait, non, qu'elle a de longs cheveux noirs... Petit père Akif, quand pourrez-vous nous fournir de plus amples informations ?

Appuyé sur le dossier de sa chaise, petit père Mamedov fixait le plafond de bois brut de la pièce. Il avait l'air fort abattu. Sa belle barbe pendait tristement sur sa poitrine, ses doigts se crispaient sur le rebord de la table.

Jankovski, le gentil géologue, il l'avait pourtant bien apprécié. Avec Jankovski, on pouvait parler, il était intelligent, il connaissait la vie – il la connaissait même trop si l'on s'en référait aux derniers événements. Un fétichiste, il adorait les corps glabres. Qui aurait pensé cela de lui ? Un homme qui pouvait discuter de philosophie grecque et qui n'ignorait rien du culte de Zoroastre. Il ne se contentait pas d'acheter des fleurs à Stella, Gavrilovna, il prenait aussi racine chez elle...

Petit père Akif s'exhortait intérieurement. Il se cita un passage de l'un de ses sermons : « ... et pardonne à tes bourreaux car le pardon

ouvre le ciel. » Il se rendit compte qu'il n'avait jamais rien dit de plus stupide.

— Je veux bien collaborer, mais seulement pour servir la recherche de la vérité, dit-il d'une voix rauque. Seulement pour combattre le diable et l'anéantir. Seulement pour cela ! Il est de mon devoir de lutter contre la dépravation.

— Bravo ! dit le docteur Lallikov. Voyons notre liste. Qui avons-nous d'autre ?

— Dounia Sergeïevna, on peut aussi la rayer, proposa Kasoutine après quelque hésitation. Camarades, je vous en prie, pas de questions, pas de regards de travers, pas de ricanements impertinents sinon je ne réponds plus de moi. C'est une simple constatation : la découverte de ce rasage intégral élimine définitivement Dounia Sergeïevna.

— Définitivement ? interrogea le docteur Lallikov en rayant le nom sur la liste.

— Définitivement, oui ! cria Kasoutine. Vous êtes content, maintenant, espèce de vieux cochon ?

— Je recherche seulement la vérité, camarade. – Lallikov sourit hypocritement. Les verres de ses lunettes accrochèrent la lumière. – Mais nous avons encore de quoi faire. Qu'en est-il de la jolie veuve Sitkina ?

— Ça serait bien d'elle aussi, commenta Babaïev. On chuchote qu'elle a neuf amants. Pourquoi Jankovski ne serait pas le dixième ? Alla Philippovna est capable de tout.

— Après de qui pourrait-on se renseigner ? songea tout haut Kasoutine. Finalement, les autres vont eux aussi remarquer cette soudaine disparition des poils...

— Je m'en charge, dit le docteur Lallikov.

— Vous ? – Petit père Akif eut un grognement de satisfaction. – Et vous êtes le numéro combien ?

— Je suis son médecin ! protesta Lallikov. Alla Philippovna souffre de bronchite quasi chronique. Elle tousse tout le temps. Elle vient me voir demain. J'en profiterai pour m'informer.

— Parce que c'est en regardant entre les cuisses que vous diagnostiquez une bronchite ? s'enquit petit père Akif en se délectant. Qu'est-ce que ça doit être quand on vient vous consulter pour des troubles du tube digestif...

— Nous avons ensuite Rimma Ifanovna ! cria le docteur Lallikov qui avait piqué un fard. Elle a les plus beaux cheveux roux que l'on ait jamais vus.

— Et ça, ça ne se rase pas ! gronda petit père Akif. Ce serait une honte.

— Rimma serait assez stupide pour accepter de le faire, intervint Babaïev.

— Mais Jankovski ne le serait pas assez pour le lui demander. — Kasoutine haussa les épaules. — Encore que... Comment peut bien réagir un fétichiste des corps imberbes au vu d'une touffe de poils roux ? Comme un taureau devant un chiffon rouge, peut-être ? Ces pervers sont si imprévisibles. Docteur Lallikov, que dit la médecine à ce sujet ?

— Ma spécialité, c'est la chirurgie, bougonna Lallikov. Pour ce qui est de la psychiatrie, je suis toujours très réservé. Les psychiatres savent trop de choses, ce qui fait qu'ils ne savent rien du tout. Bon, alors qu'en est-il de Rimma ?

— Elle, on pourrait l'interroger. — Petit père Akif caressait sa barbe blanche. — C'est une enfant croyante. Elle renseignera volontiers son confesseur.

— Rimma peut vous raconter n'importe quoi, dit Kasoutine.

— Cette pieuse enfant ne me mentira pas.

— À votre place, je m'en assurerais, proposa Babaïev.

— Qui va me sortir ce porc de Nikita Romanovitch de mon appartement ? rugit Mamedov.

— La proposition du camarade Babaïev n'est pas si dévoyée que cela. — Kasoutine se redressa sur sa chaise en manière de garde-à-vous. — Rappelez-vous ce que disait Lénine : « La confiance, c'est bien, le contrôle, c'est mieux ! » Considérez cela comme une étude approfondie de l'âme humaine, Akif Victorovitch. D'ailleurs, un chaste coup d'œil, très rapide, très bref, suffit.

Petit père Akif se taisait, il but un second verre de vin de fraise et loucha sur les photos. Il se promit d'interroger directement Jankovski sur son intérêt marqué pour l'entretien floral du cimetière.

— Passons à la suivante, dit le docteur Lallikov. Galina Ivanovna. Elle est fiancée.

— Là, ça va être un jeu d'enfant, décida Kasoutine comme si pour lui le problème était déjà résolu.

— Comment cela ? Vous voulez questionner le fiancé ?

— Et pourquoi pas ?

— Le fiancé s'appelle Maxime Ferapontovitch Lagatine et il est champion de boxe poids moyen. Mais que cela ne vous arrête pas, Piotr Dementievitch, je réussirai bien à vous rafistoler la figure. Et puis, de toute façon, vous avez déjà l'air d'un singe.

— Il faut toujours que vous compliquiez tout. — Kasoutine se renversa contre le dossier de sa chaise et osa boire une gorgée du vin de fraise d'Akif. Il était excellent, sucré, moelleux, mais c'est justement

en cela qu'il était diabolique. On buvait sans se douter de rien et trois jours durant vos intestins vous jouaient les pires tours. – Comment dans le cas de Galina Ivanovna pouvons-nous savoir si Jankovski a... ?

— En tout cas, moi je sais que Jankovski achète tout au magasin et qu'il est même déjà allé au cinéma avec Galina, le coupa Babaïev. Le film s'appelait « Quand passent les cigognes », une histoire d'amour de « A jusqu'à Z ».

— Ah, mais c'est une information, ça ! – Kasoutine eut un petit rire satisfait. – Ça pourrait bien être notre belle Galina.

— Et votre champion poids moyen accepte l'épilation sans sourciller ? intervint petit père Akif avec un remarquable à-propos. Comment se fait-il que Galina n'ait pas la tête couverte de pansements ? Comment se fait-il qu'elle n'ait pas l'œil au beurre noir ? Et surtout : comment se fait-il que Jankovski ait toujours une figure ?

— Lagatine et Jankovski sont amis, expliqua le docteur Lallikov.

— Oh, il fait ça bien, ce Victor Semionovitch, ricana Babaïev. Il boit la vodka du fiancé et rase la promise.

— Un abîme, gronda petit père Akif d'une voix sourde et courroucée. Un abîme de turpitudes ! Faut avoir le cœur solide pour supporter une chose pareille !

Il pensait à Stella Gavrilovna, aux achats de fleurs de Jankovski et aux conséquences probables de leur intervention imminente. Il était humain d'en vouloir à mort à Jankovski.

— Il ne reste donc plus que mon système, constata le docteur Lallikov. Je vais examiner Galina Ivanovna. J'en ai le droit en vertu d'une loi sur les produits alimentaires : toute vendeuse manipulant des produits non emballés doit pouvoir produire un certificat médical, donc doit faire faire un bilan de santé. Et tout bilan de santé qui se respecte doit comporter un examen général, du haut du crâne jusqu'aux orteils, ne serait-ce que pour dépister d'éventuelles mycoses plantaires...

— Je n'oublierai pas ce que vous faites pour nous, camarade Lallikov, dit solennellement Kasoutine. Bon, c'est réglé pour Galina. Il nous reste qui ?

— Un cas délicat : Antonina Pavlovna Zvetkova. Notre plus beau fleuron.

— Elle se teint, dit Babaïev.

— Les cheveux, oui. Mais nous n'avons pas la tête et ce n'est pas ce qui est le plus important.

— Et pas question ici non plus d'interroger Zvetkov.

— Et quand bien même l'interrogerait-on ! dit Lallikov en secouant la tête. Il faudrait d'abord qu'il se renseigne, il serait incapable de

nous répondre de but en blanc. Quant à Antonina Pavlovna, elle serait bien surprise et à tout le moins s'imaginerait qu'il souffre de troubles d'ordre psychique si Rassoul Alexeïevitch montrait brusquement quelque intérêt pour cet endroit de sa personne. Et autant vous le dire tout de suite : je ne pourrai pas examiner Antonina.

— Pourquoi donc ? s'enquit petit père Akif sans dissimuler son intérêt. Vous en perdriez vos lunettes ?

— La belle Zvetkova se fait suivre à Magnitogorsk. Elle y a un généraliste, un gynécologue, un urologue, un cardiologue et encore quelques autres « ologues ». C'est classique chez les riches. Le médecin du village n'est qu'un âne... plus la ville est grande et plus les médecins sont compétents. Elle n'est venue me consulter que deux fois.

— Mais vous l'avez vu nue ?

— Effectivement, mais surtout, que cela reste entre nous. Elle avait des démangeaisons autour du nombril. D'ailleurs, je ne sais toujours pas pourquoi c'est moi qu'elle est venue consulter.

— Et alors ?

— Quoi « et alors » ? Je l'ai soignée. Zvetkov m'a même offert un jambon cuit entier pour me remercier. Bref, depuis, je sais qu'Antonina possède l'un des plus beaux corps que j'aie jamais vus.

— Et tout ça à la disposition de cet impotent adipeux de Zvetkov ! C'est une honte ! – Kasoutine reprit les photos. Tant de grâce féminine conjugée lui retournait les sens. – Comment, dans le cas d'Antonina Pavlovna découvrir si c'est elle que Jankovski a photographiée ? Nous savons tous que Jankovski a ses grandes et petites entrées chez Zvetkov.

— Ça nous sert à quoi de savoir ça ? – Le docteur Lallikov fut suffisamment grossier pour continuer à dire tout haut ce qu'il pensait. – Nous savons aussi maintenant que Jankovski connaissait toutes les femmes de notre liste.

— À l'exception de Dounia Sergeïevna, rectifia Kasoutine non sans fierté. Elle est définitivement hors de cause. Le temps l'a disculpée.

— Ne nous éloignons pas de notre sujet.

— Petit père Akif, que diverses pensées agitaient, poussa un gros soupir. – Comment, en ce qui concerne la Zvetkova pouvons-nous obtenir des renseignements concrets ?

— Il faudrait que je saoule Rassoul Alexeïevitch jusqu'à ce qu'il roule sous la table et que je lui pose alors franchement la question. Si nous avons de la chance, il aura peut-être assisté par hasard au bain de sa petite femme.

— Reste à savoir s'il est homme à remarquer ce genre de petits

détails, intervint le docteur Lallikov avec une moue dubitative.

— C'est bien pour ça que j'ai parlé de chance. Si nous avons de la chance, beaucoup de chance, il saura quelque chose. Mais il faut qu'on stimule sa mémoire. D'abord c'est le vide, le noir complet... et puis – boum – c'est l'illumination. Ça existe, ce genre de phénomène. Il faut qu'on essaye.

— Notre plan d'attaque est au point, dit le docteur Lallikov. Que chacun retourne maintenant à ses occupations. Mes chers amis, nous aurons Jankovski. S'il croyait s'en sortir en s'abstenant de photographier la tête quand il faisait des photos indécentes, il se trompait. Nous allons le traquer et l'abattre comme un lapin.

— Et après ? s'enquit petit père Akif. Une fois que nous saurons qui est la femme nue, nous ferons quoi ?

— Le parti s'occupera d'elle, dit Kasoutine d'un ton sévère. Discrètement, bien sûr. Avec doigté. Façon examen de conscience.

Ce genre d'affaire doit être traité avec pondération. Nos épouses – au contraire de ces femmes de l'Occident décadent – savent encore ce qu'est la honte. Camarades, au travail !

Cet après-midi-là, un événement se produisit qui bouleversa Kasoutine et changea beaucoup de choses.

Il se trouvait dans le magasin d'Akbar Nikolaïevitch Doudorov, le pharmacien et s'entretenait avec lui des progrès du marché pharmaceutique lorsque Doudorov reçut livraison de sa dernière commande. La camionnette qui apportait la marchandise venait de Magnitogorsk. Kasoutine, extrêmement intéressé, vit Doudorov sortir aussitôt un petit paquet du lot et y inscrire un nom : A.P. Zvetkova.

Une longue minute s'écoula avant que Kasoutine réussisse à formuler la question qui lui brûlait les lèvres.

— Que se passe-t-il ? s'enquit-il prudemment, la camarade Zvetkova serait-elle malade ?

— Non, pourquoi ? – Doudorov regarda Kasoutine sans comprendre. – Elle est en parfaite santé.

— Ah. C'est ce médicament, là. – Kasoutine montrait le petit paquet sur lequel Doudorov venait d'inscrire le nom d'Antonina Pavlovna. – Je sais bien que les pharmaciens sont tenus au secret professionnel, mais maintenant que j'ai vu...

— C'est une crème, dit mystérieusement Doudorov. Mais je vous en prie, n'en parlez à personne.

— La bouche du parti sera scellée comme un coffre-fort. – Kasoutine désigna le petit paquet du menton. – C'est pour des petits boutons autour du nombril, n'est-ce pas ?

— Non. – Le pharmacien Doudorov, irrité, regarda Kasoutine, le

secrétaire de son parti, en fronçant les sourcils. – C'est une nouvelle crème dépilatoire.

Kasoutine avala sa salive, tapota distraitement l'épaule de Doudorov et bondit hors de la pharmacie comme s'il venait de prendre le départ d'un 100 mètres.

IL NE faut pas croire que la boutique du fleuriste d'un cimetière est un lieu de recueillement où l'on choisit, dans un silence feutré, des fleurs, des pots, des vases, des bougies et des lanternes, des gerbes ou des petites couronnes pour les chers disparus et où tout au plus l'on s'étonne – mais fort discrètement – que le pot de violettes coûte ici plus cher que sur le marché.

Ce n'est pas du tout cela.

À en croire les récits de Stella Gavrilovna, la boutique du fleuriste d'un cimetière est un lieu de rencontre et d'échange qu'aucune autre forme de communication ne saurait égaler. Il s'en passe des choses dans cet endroit, c'est inimaginable ! L'autre jour, par exemple, c'était l'enterrement d'un monsieur très bien, un modèle de vertu, ou presque, qui aurait certainement vécu encore longtemps s'il ne s'était pas fait écraser par sa voiture alors qu'il était en train de la réparer. Vous ne devinerez jamais ce qui s'est passé au cimetière, dans la boutique. Outre la veuve éplorée, deux femmes des environs, chacune accompagnée de quatre enfants, surgissent à l'heure de la cérémonie et elles pleurent, gémissent et se lamentent tout en présentant leur progéniture respective comme le vivant souvenir des merveilleux instants partagés avec le cher disparu. Quel coup de théâtre ! La veuve officielle s'empare d'un pot de fleurs et le jette à la tête de l'une des jeunes mères, mais celle-ci, qui n'était pas manchotte, arrache une couronne du mur et la lui balance autour des épaules comme une bouée de sauvetage. C'est le moment que choisit la troisième pour se manifester en cassant tous les vases qui lui tombent sous la main et le cher homme n'est pas encore enseveli que les trois charmantes créatures sont confiées aux mains expertes du docteur Lallikov qui n'en finit plus de poser des points de suture.

Ce n'était qu'un des nombreux incidents dont Stella Gavrilovna pouvait vous entretenir. L'enterrement de Tchékov l'ivrogne fut lui aussi tout à fait remarquable. Ce Tchékov, qui comptait parmi les personnalités de la ville, s'était sa vie durant tellement imbibé d'alcool que, si l'on s'en référait au mode de conservation des cerises, l'on était

en droit de penser qu'il ne mourrait jamais.

Pourtant, il était un jour tombé à la renverse, brutalement, et à un moment où il n'avait pas de verre à la main – il satisfaisait innocemment des besoins naturels – et il avait rendu l'âme.

L'on serait, aujourd'hui encore, bien en peine d'expliquer le pourquoi du phénomène, toujours est-il qu'au moment précis où l'on descendit ce cher Tchékov dans la tombe, il se produisit une sourde explosion à l'intérieur du cercueil, que le couvercle en fut littéralement soufflé et que, sous l'effet de la pression, Tchékov se dressa d'un jet dans son linceul. Pour le coup, neuf femmes en perdirent connaissance et furent transportées dans la boutique de Stella Gavrilovna. Seul à ne pas se laisser émouvoir, petit père Akif, debout devant la tombe, commenta le fait en lançant d'une voix tonitruante :

— Maintenant, il peut reposer en paix. L'alcool s'est évaporé.

On en parla encore longtemps.

Il n'était nullement extraordinaire que le pope, même s'il n'avait aucune oraison funèbre à prononcer, fisse quelque apparition au cimetière. Il inspectait les tombes qui lui étaient devenues chères, c'est-à-dire celles des honnêtes chrétiens, discutait de ceci ou de cela avec Stella, louait ou critiquait son travail, l'exhortait à des mœurs plus agréables à Dieu, puis il se reposait dans une arrière-salle de la boutique.

Cette pièce était meublée d'un grand lit, d'un placard qui renfermait du vin et de la vodka et d'une sorte de garde-manger en bois où il y avait toujours des gâteaux frais. Son unique fenêtre donnait sur une cour à laquelle seule Stella Gavrilovna avait accès. En somme, un lieu particulièrement intéressant.

De temps à autre, quand petit père Akif venait lui rendre visite, Stella fermait le magasin, accrochait dans la vitrine un écriteau sur lequel on pouvait lire « Fermé pour cause d'approvisionnement en nouvelles fleurs » et elle se soumettait à une forme très particulière d'exorcisation.

Aussi ne fut-elle pas étonnée ce matin-là lorsque Akif Victorovitch surgit dans le magasin la barbe en bataille, ferma la porte derrière lui, accrocha le fameux écriteau dans la vitrine et, la mine sévère lui désigna l'arrière-salle d'un doigt autoritaire.

— Fille perdue ! lança-t-il au passage en la transperçant du regard. Qu'as-tu fait ? Ne mens pas ! Je sais tout ! Qu'est venu faire Victor Semionovitch chez toi ?

— Il est venu chercher ses rhizomes.

— Ah, ah ! – Petit père Akif prit une longue inspiration, se laissa

tomber sur le bord du lit, enfouit ses mains dans sa barbe et donna libre cours à l'émoi que lui causait l'impudeur éhontée de Stella Gavrilovna. – Tu l'avoues !

— Oui, dit innocemment Stella Gavrilovna. Il en a été très heureux.

— Mon cœur se brise. – Akif roula dramatiquement des yeux.

— Et tu le dis comme ça ? Il en a été... Oh ! Quel gouffre ! Quel abîme bouillonnant de péchés ! Quand est-ce arrivé ?

— Il y a juste quatre jours, petit père.

— Tu t'en souviens aussi précisément ?

— Ce n'était pas un jour comme les autres.

— Bien sûr ! Bien sûr ! – Le cœur d'Akif n'était plus qu'une boule de feu. – Ce n'est pas le genre de choses qu'on oublie !

— C'est vrai, petit père. J'avais eu beaucoup de mal avec ces racines.

Akif tressaillit douloureusement et leva les deux bras au ciel.

— Satan, éloigne-toi d'elle ! tonna-t-il. Je reconnais là ton langage ! Quitte son corps !

— Ce sont des racines très rares, poursuivit innocemment Stella Gavrilovna. Mais Victor Semionovitch voulait absolument en avoir une. Une racine de cerisier nain du Japon. J'ai téléphoné jusqu'à Sverdlovsk. À l'Institut de la recherche, ils en avaient trois exemplaires. Je les ai supplié pendant trois semaines avant qu'ils m'en envoient un.

Mamedov posa un regard incrédule sur Stella Gavrilovna. Ses longs cheveux noirs brillaient comme de la soie, son corps jeune et souple était, même sous la robe et le tablier de jardinière, d'une grâce terriblement attirante et ses jambes, découvertes jusqu'au-dessus du genou étaient à la fois musclées et fines et élancées.

— Un cerisier nain du Japon ? demanda-t-il doucement.

— Oui, petit père.

— Sinon rien d'autre ?

— Non, rien de particulier.

— Ça veut dire quoi « rien de particulier » ?

— Qu'il a aussi pris des fleurs, comme d'habitude. Le camarade Jankovski est un grand amateur de fleurs. Il y en a toujours de nouvelles chez lui. Et le plus beau bouquet est toujours devant le portrait de sa mère.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je lui ai déjà livré des fleurs.

— Tu es allée chez lui ? s'exclama Akif, désespéré.

- Oui. Souvent.
- Combien de fois ?
- Je n'ai pas compté, petit père.
- Et vous n'avez parlé que de fleurs ?
- J'ai dîné deux fois chez lui. Le camarade Jankovski est un excellent cuisinier.
- Et vous avez bu ?
- Oui.
- Et après il t'a parlé de ses voyages en Asie ?
- Oui.
- Et des maisons de plaisirs d'Extrême-Orient aussi ?
- Oui, avoua Stella avec quelque hésitation.
- Quelle bassesse ! s'émut Akif d'une voix de stentor. Viens là et déshabille-toi !
- Non, fit Stella, butée.
- Stellanka...
- Pas aujourd'hui. Vous êtes tellement bizarre, petit père.
- J'ai mes raisons. – Akif Victorovitch joignit les mains. – Je veux seulement te regarder. Juste te regarder un petit peu. Chastement, comme on admire un tableau. Un simple plaisir artistique. Une muette sublimation.
- Je ne veux pas ! s'obstina Stella Gavrilovna.
- Akif Victorovitch était sur des charbons ardents. Cette insoumission était nouvelle. Ce premier refus de Stella n'était-il pas une preuve de sa culpabilité ? Qui n'a rien à cacher accepte gentiment de se montrer, et à plus forte raison quand il n'y a rien de nouveau à regarder. Mais non, Stella s'entêtait à refuser. Elle recula même jusqu'à la porte, prête à chercher refuge dans la boutique. C'était bien suspect !
- Seulement deux secondes, dit petit père Akif d'une voix sourde. Je serai aussi bref que l'éclair d'un flash.
- Vous êtes bizarre aujourd'hui, petit père, répondit Stella Gavrilovna. – Le pope lui faisait réellement peur. Il parlait tellement. D'habitude, il se défaisait de ses vêtements sans prononcer un mot, buvait une grande rasade de vodka et tout au plus disait alors d'un ton gourmand : « Une belle journée ne devrait jamais rester inemployée. »
- Tu aimes bien la photo, hein ? tonna brusquement Akif. – Stella sursauta, terrorisée et bravement fit signe que oui. Pour Mamedov, ce hochement de tête, c'était comme si Stella venait d'avouer un meurtre.
- Et Jankovski fait lui aussi de la photo, hein ?
- Oui.

— La terre tremble, le ciel se déchire, c'est le Jugement Dernier, se lamenta Akif et il gémit, tout bouleversé. Cela suffit, fille perdue, fille déshonorée sans espoir de rachat. Quand était-ce ?

— Quand le camarade Jankovski est venu chercher son rhizome.

— Bien sûr. Quand, sinon ? — Les yeux d'Akif se révoltèrent. — Le cerisier japonais. Pour ce qui est du temps, ça coïncide exactement. — Il se leva, passa devant Stella qui, la tête bien droite, avait reculé jusqu'au mur, et une fois dans la boutique décrocha l'écriteau d'un geste brusque. — Je prierai pour toi, dit-il solennellement. C'est tout ce que l'on peut faire. Satan t'a déjà rasée pour l'entrée en enfer. Tu comprends : rasée ! — Il hésita, puis posa la main sur la tête de Stella et dit d'une voix tremblante : — Ma pauvre enfant. Moi seul sais à quel point tu t'es égarée. Le loup, avec ses ruses, t'a détournée du troupeau... mais je veille. Je te reprendrai à lui, je t'arracherai à ses griffes. Ne crains rien, ton pasteur est près de toi.

Complètement sidérée, Stella suivit le pope des yeux. C'est seulement lorsqu'il eut disparu au coin de la rue qu'elle retrouva ses esprits en arrangeant machinalement quelques bouquets de fleurs dans leurs vases. Ce qu'Akif avait voulu d'elle lui était très énigmatique. Tout ce qu'elle en avait compris, c'est qu'il s'était mis en colère parce qu'elle avait fourni un cerisier japonais au camarade Jankovski. Mais elle ne comprenait vraiment pas pourquoi il aurait fallu qu'elle en soulève ses jupons pour autant, elle trouvait même cela franchement inquiétant.

Ne disions-nous pas que de temps à autre il se passait de bien étranges choses dans la boutique du fleuriste d'un cimetière ? Eh bien maintenant, c'était Mamedov, le pope lui-même qui venait y poser ouvertement des devinettes.

Galina Ivanovna, la charmante petite vendeuse brune et bouclée du magasin d'État, feuilletait un magazine, « L'Union soviétique aujourd'hui », dans la salle d'attente du docteur Lallikov. Elle s'était, pour cette visite, mise sur son trente et un. Elle portait une jupe de cotonnade fleurie, un chemisier bleu pâle, des socquettes blanches qui mettaient en valeur ses jolies jambes et des tennnis très « mode », ce qui n'avait rien d'extraordinaire pour quelqu'un qui travaillait à la source d'approvisionnement et profitait donc parmi les premières des nouveaux arrivages.

Cette convocation pour un examen de contrôle que lui valait la loi sur les produits alimentaires, elle lui parut tout à fait normale, bien qu'elle soit arrivée d'une façon aussi soudaine qu'inattendue et que ce soit par téléphone que le docteur Lallikov l'ait arrachée à son comptoir.

Elle s'était rapidement changée sur place après avoir pris une

douche et elle semblait maintenant si propre et candide, si gentille et si mignonne que, n'eût été son champion poids moyen de fiancé, tous les hommes de la terre se seraient volontiers laissés aller à l'entreprendre.

Le docteur Lallikov apprit de Marfa Felixovna, son indispensable assistante, que Galina était arrivée mais qu'il y avait encore dix-neuf patients avant elle.

— Nous lui donnons la priorité, décida Lallikov. Elle travaille et doit regagner le magasin au plus tôt. Vue sous cet angle, elle devient une urgence. Faites entrer la camarade dans la cabine et qu'elle commence à se déshabiller.

Le docteur Lallikov se donna encore le temps d'ausculter le cœur fatigué de petite mère Jevgenia, une patiente de 83 ans qui s'était juré d'atteindre 150 ans parce qu'elle détestait sa belle-fille et voulait absolument lui survivre, puis il ouvrit la porte de la cabine de gynécologie.

Assise sur un tabouret, Galina bavardait gaiement avec Marfa Felixovna. La puissante lampe à incandescence éclairait son corps, décidément parfait, et le docteur Lallikov se dit que les épaules, la poitrine, le ventre, les hanches et les cuisses correspondaient bien à ceux des photos. Un seul petit détail l'empêchait de pousser plus avant son étude comparative. Il fronça les sourcils en signe de désapprobation.

— Quand je dis qu'il faut se déshabiller, Galina Ivanovna, cela veut dire qu'il faut aussi enlever la petite culotte. La loi sur les produits alimentaires dit que...

Marfa Felixovna sortit. C'était tout à fait inhabituel. Ce genre d'examen requérait en effet la présence d'un témoin féminin car des mégères avaient déjà prétendu, voire juré, tant de choses que plus d'un médecin s'était trouvé en fâcheuse posture à la suite d'une consultation entre quatre yeux. Jusque-là, le docteur Lallikov avait été épargné par les ragots. Il faut dire qu'il était impensable qu'une dame puisse un jour l'accuser d'un geste déplacé. Sa grossièreté était telle que l'idée même de pareils manquements n'aurait pu venir à l'esprit de personne.

Galina Ivanovna resta assise sur son tabouret, elle était très gênée.

— Ça ne suffit pas ? demanda-t-elle avec une candeur diablement séduisante.

— Non. — Le docteur Lallikov redressa ses lunettes. — Dans un examen, il y a des choses pas importantes, des choses importantes et des choses très importantes. Seul le médecin peut faire ces distinctions. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est médecin. Et tu es en train de dissimuler au jugement médical quelque chose de très

important. C'est presque un comportement asocial. Tu mènes une vie publique. La santé est un facteur fondamental de notre avenir. Donc...

— Je vous demande pardon, camarade docteur, dit Galina Ivanovna d'une petite voix. Mais j'ai honte.

— Devant ton médecin ? Et depuis quand ?

— Depuis dix-neuf jours.

Le docteur Lallikov posa un œil ébahi sur la ravissante timide, prit une chaise et s'assit en face d'elle.

— Il faut que tu me racontes ça, dit-il, paternel. Quelque chose t'est arrivé il y a dix-neuf jours et ce quelque chose t'a changée ?

— Oui.

— Physiquement ?

Galina Ivanovna acquiesça timidement.

— Oui. Ça s'est passé sans que je m'en rende vraiment compte.

— Et aussi moralement ?

— Peut-être.

— Ouvre-moi ton cœur, dit alors Lallikov, plein de bienveillance et sans réaliser qu'il empiétait là sur le domaine du pope.

— Mon fiancé est revenu d'un combat de boxe à Sverdlovsk...

— Lagatine, le champion ?

— Oui. – Galina avala péniblement sa salive. – Et il a rapporté un magazine. Un magazine de l'Occident décadent. De Paris. Complètement décadent, camarade docteur. Incroyables, ces photos. Mais dans un sens, intéressantes.

— Ah ! – Le docteur Lallikov sentit le cercle se refermer. Les verres de ses lunettes recommencèrent à s'embuer. Il les enleva et les essuya avec un pan de sa blouse blanche.

— Et que s'est-il alors passé ?

— J'ai tellement honte...

— Même devant ton médecin, Galina Ivanovna ?

— Lagatine a dit : « Tu devrais le faire aussi. » – Galina se cacha le visage dans les mains. Elle aurait voulu disparaître sous terre tant elle avait honte. – Alors je l'ai fait.

— Aha, fit le docteur Lallikov.

— Lagatine a trouvé ça très bien. Moi, pas. Je ne suis pas comme ces femmes de l'Occident décadent. Mais Lagatine m'a dit : « Ne t'inquiète pas, personne n'en saura rien. Ce sera notre secret. Et puis, ça ne va pas durer... »

— Hum, hum... – Le docteur Lallikov se racla la gorge. – C'est une chose que je comprends ! La jeunesse est avide de découvertes. C'est

l'attrait de l'inconnu. Rassure-toi, Galina Ivanovna, ça restera entre nous.

— Maintenant, je vais me déshabiller, dit-elle en se levant du tabouret.

Le docteur Lallikov l'en dispensa d'un geste généreux.

— Plus la peine. L'anamnèse a été convaincante.

— C'est comme ça que ça s'appelle ?

Le docteur Lallikov se racla à nouveau la gorge, se leva à son tour et ouvrit la porte de la cabine. Assise derrière le bureau, Marfa Felixovna remplissait une fiche.

— La camarade Galina est en bonne santé, lança-t-il avec sa brusquerie habituelle. On peut lui donner son certificat. Aucune objection. Et pas besoin de contre-visite dans un proche avenir.

Il hésita, puis se tourna vers Galina et l'observa attentivement tandis qu'elle se rhabillait. Sacré Jankovski, songea-t-il. Le fiancé fait le boulot et lui les photos. Quelle admirable répartition du plaisir !

— Vous fréquentez beaucoup le camarade Jankovski ? s'enquit-il comme si de rien n'était.

Galina acquiesça. Elle était en train d'enfiler ses socquettes.

— C'est notre ami.

— Victor Semionovitch fait de belles photos, n'est-ce pas ?

— Oh, oui. Il a un très bon appareil.

— Qui oserait dire le contraire ? – Le docteur Lallikov redressa ses grosses lunettes, s'assit à son bureau et jouit de la satisfaction d'avoir résolu ce délicat problème de façon aussi élégante. Il pouvait dès maintenant annoncer à Kasoutine que Novo Korsaki ne tomberait pas dans le maelström des pernicieuses tendances occidentales.

Mais il allait falloir discuter avec le camarade Jankovski. C'était indispensable.

On ne donne pas ce genre de photos à développer dans la ville où l'on habite.

C'est une erreur impardonnable, indigne d'un homme intelligent comme Jankovski.

Maintenant que pour le docteur Lallikov il n'y avait plus de doutes que Galina Ivanovna fût l'inconnue des indécentes photos, s'enquérir plus avant de Sitkina la jolie veuve et de Rimma Ifanovna la ravissante idiote relevait en fait du gaspillage de temps. Mais Lallikov était un maniaque du travail bien fait. Toutes les femmes de la liste devaient faire l'objet d'une enquête, c'était une question de principe et après Galina Ivanovna, venait maintenant par ordre de succession la rousse Rimma Ifanovna.

Que n'y avait-il pas tout simplement renoncé ? De son redoutable perfectionnisme, l'honorable – et néanmoins émasculé – président Boris Nikolaïevitch Verchokin n'avait-il pas déjà été victime ? Et cela ne lui avait-il pas coûté la poursuite d'une prometteuse ascension dans la chirurgie ? Mais comment échapper à son destin, surtout lorsqu'on se sent investi d'une grande mission ?

Comme il n'était pas question, attendu qu'elle était seulement vannière, de convoquer Rimma pour lui délivrer un certificat de bonne santé, le docteur Lallikov se proposa, après un copieux repas, d'aller enquêter sur le terrain.

Rimma Ifanovna habitait une petite maison de la périphérie de Novo Korsaki, là où quarante ans auparavant régnait encore la forêt vierge et où ses parents avaient défriché pour planter leurs champs. C'était de pauvres mais honnêtes gens qui s'étaient quasiment tués à la tâche pour assurer leur quotidien et dont le seul souci en ce monde avait été leur petite fille. À dater de la funeste chute dont Rimma avait été victime et depuis laquelle elle semblait perpétuellement fâchée avec la logique, ses parents se dirent qu'il devait y avoir pire qu'une fille qui souriait béatement plus souvent qu'elle ne parlait. Ils avaient raison, il y avait effectivement pire, ils l'apprirent à leurs dépens car Rimma devint d'une beauté si exceptionnelle que tous les garçons lui tournèrent autour, quand ils ne tentaient pas carrément de prendre cette rousse flamboyante dans leurs filets. Petit père décrochait sa carabine et tirait sur les jeunes impétueux un peu trop entreprenants, mais il fut alors emporté par une pneumonie et petite mère ne survécut que deux saisons à cette catastrophe.

Désormais seule au monde, Rimma Ifanovna fit son métier de ce qui était jusque-là son passe-temps : elle tressa des corbeilles et des paniers et les vendit au marché. Ses affaires marchèrent si bien qu'elle embaucha deux vieilles femmes et put encore se permettre de se déplacer en moto. Elle n'était pas demeurée au point de ne pas savoir conduire ce type d'engin. Mais surtout, l'on constata avec stupéfaction qu'elle était parfaitement consciente de sa beauté et s'y entendait si bien à défendre sa vertu que personne à ce jour ne pouvait se vanter de connaître l'intégralité de sa douce peau soyeuse.

L'on murmurait bien qu'elle n'allait pas uniquement à Magnitogorsk pour son grand centre commercial et les commandes qu'elle en rapportait, mais personne n'était en mesure de prouver quoi que ce soit. Rimma était toujours aimable, elle souriait à tous de sa façon un peu niaise et devenait plus belle d'année en année. À vingt-six ans, elle avait atteint une « plénitude » qui suscitait force superlatifs et louanges. L'été, on pouvait de temps à autre se convaincre de cette plastique hors pair : Rimma gambadait en bikini dans son jardin, prenait des douches en plein air et son rire cristallin donnait alors

encore plus d'éclat au soleil. Parachevant le tableau, ses cheveux roux flamboyaient et dansaient sur ses épaules. C'était un spectacle qui arrachait de gros soupirs à tous les mâles des environs. Le géologue Jankovski avait, naturellement, lui aussi lié connaissance avec Rimma Ifanovna. Elle lui tressait des paniers spéciaux dans lesquels il collectait et classait ses échantillons de minéraux d'après des modèles qu'il lui dessinait.

C'était assurément un moyen fort habile de rencontrer, soi-disant en tout bien tout honneur, régulièrement Rimma, voire de lui rendre visite chez elle.

En tout cas, c'était la façon dont Lallikov expliquait la conquête de la vertueuse Rimma par Jankovski et Kasoutine et Babaïev soutenaient vigoureusement son point de vue. Ce n'était encore que pure théorie, mais la déchéance de Rimma, que l'exécution de modèles de paniers spéciaux avait conduite à l'état de modèle pour photos pornographiques, ne pouvait s'être passée différemment. D'ailleurs, le don qu'avait Jankovski de convaincre même les femmes qui vivaient retirées dans leurs maisons comme des escargots dans leurs coquilles de faire les pires choses n'avait-il pas été suffisamment prouvé ?

Installée sous un parasol au soleil dans son jardin, Rimma Ifanovna travaillait à une grande corbeille ronde. Elle accueillit le docteur Lallikov avec son habituel sourire un peu niais. Sa beauté était si bouleversante que le docteur Lallikov lui-même en perdit fugitivement de son assurance. Rimma portait en effet une blouse profondément décolletée que l'on pouvait considérer comme une manière de petite fenêtre ouverte sur d'inaccessibles merveilles.

— Voilà qui n'est pas fréquent, dit aussitôt Rimma Ifanovna. Vous faites des visites à domicile, maintenant ? Qu'est-ce qui vous prend ? Il n'y a personne qui agonise, ici.

Elle pouvait se permettre d'user d'un tel langage, on ne lui en voulait pas. En Russie, les idiots occupent depuis des siècles une place à part dans la société. Il fut même un temps où les bègues et les épileptiques étaient considérés comme des saints et où l'on faisait respectueusement cercle autour d'eux lorsqu'ils avaient leurs crises. Une tradition comme celle-là, c'est profondément enraciné et ça explique une bonne part de ce que la Russie peut avoir d'incompréhensible.

Le docteur Lallikov rit, plus paternaliste que jamais, s'assit sur le banc de bois à côté de Rimma, puis plongea un œil dans le profond décolleté et constata que les cheveux roux de Rimma étaient aussi fins que la soie la plus fine. La brise légère les agitait constamment.

— Victor Semionovitch est déjà venu ? demanda-t-il tout à trac. — Avec Rimma Ifanovna, il n'était pas nécessaire d'avoir recours à de

quelconques circonlocutions diplomatiques. Son esprit simple ne comprenait que le franc-parler.

— Qui est Victor Semionovitch ? demanda Rimma en retour.

— Jankovski.

— Non.

— Comment cela, non ?

— Il n'est pas venu.

— Il n'est pas venu avec son appareil ?

— Avec quel appareil ?

— Avec son appareil photo. Il voulait pourtant faire des photos.

— De moi ? Encore ?

Le docteur Lallikov sentit monter en lui une bouffée de chaleur. Les choses se compliquaient, c'était maintenant évident. Il avait attendu un nouveau « non » de Rimma. Au lieu de cela, il s'avérait soudain que Superman-Jankovski avait également braqué son objectif sur Rimma. Ce n'était donc pas une victime – Galina Ivanovna – qu'il avait à son actif, mais deux, en conséquence de quoi l'on se retrouvait au point de départ : qui était la belle inconnue sans tête ? Les photos représentaient une seule et même personne, c'était indubitable... deux corps de femmes ne sauraient être aussi parfaitement semblables.

— Encore, répéta Lallikov d'un ton rauque. Quand a-t-il donc déjà... ?

— Je ne sais pas. Les dates ne m'intéressent pas.

— Mais c'était il y a peu de temps ?

— Oui, effectivement.

Rimma sourit gentiment et stupidement. Le docteur Lallikov ne comprenait décidément plus le Créateur qui n'avait doté pareille beauté que d'une si petite cervelle.

— Où t'a-t-il photographiée ? questionna-t-il sans détours.

— Dans la prairie. Je devais tenir un bouquet de marguerites et mettre mes cheveux autour. Il m'a dit : « Ces fleurs blanches et tes cheveux roux, c'est magnifique. Je vais vendre la photo à un illustré. » Il m'en fera cadeau, de l'illustré.

Le docteur Lallikov enleva ses grosses lunettes et en nettoya les verres. Il y a quelque chose qui ne colle pas, songea-t-il. Sur les photos, il n'y avait en effet rien qui ressemblât à un bouquet de fleurs. En outre, elles étaient en noir et blanc. Tirées sur papier glacé super-brillant. Il doit y avoir une erreur quelque part. Mais en tout cas, l'on sait maintenant que Rimma Ifanovna a été un modèle consentant. Jankovski a judicieusement fait un premier film avec des petites fleurs comme sujet principal, puis un second, beaucoup moins chaste et

romantique. Oui, ça c'était certainement passé comme ça.

— C'était une pellicule en couleurs ? demanda-t-il d'un ton badin.

— Oui, bien sûr.

— Et la deuxième aussi ?

Ça, c'est ce que l'on appelle une question-piège. Qui ne fait pas terriblement attention donne dans le panneau. Et Rimma Ifanovna, avec sa naïveté, ne vit que du feu au traquenard qui lui avait été tendu.

— Je le suppose, répondit-elle ingénument.

Le docteur Lallikov respira bruyamment. Elle avait été détournée ! La logique avait triomphé d'elle. C'était évident. Il était même possible de reconstituer les faits. Pour amener la naïve Rimma à se prêter à ce genre de photos, Jankovski s'était servi d'un bouquet de fleurs. Voilà comment il s'y était pris. C'était tout simplement génial, il fallait le reconnaître.

— Ma pauvre enfant, dit alors le docteur Lallikov, sincèrement bouleversé. – Il n'osa pas aller dans les détails et lui demander comment Jankovski avait bien pu la persuader qu'un rasage des poils superflus renforcerait le côté artistique de la composition. Il était suffisamment imaginatif pour se représenter la scène – elle était d'une décadence à couper le souffle. – Tu n'as pas réalisé. Tu n'as pas besoin d'avoir honte.

— Pourquoi devrais-je avoir honte ? Parce que je vais avoir ma photo dans un journal ?

— Naturellement ! L'enfant rousse aux marguerites ! Ah ! – Le docteur Lallikov se leva et caressa les merveilleux cheveux de Rimma Ifanovna comme pour la consoler.

— Qui d'autre est au courant de ces photos ?

— Personne. Je veux faire la surprise à tout le monde.

— Ça en sera une. – Le regard du docteur Lallikov s'égara une nouvelle fois dans le vertigineux décolleté puis remonta jusqu'aux yeux bleu-vert de son charmant vis-à-vis. Son éternel sourire gentiment niais avait de quoi bouleverser quelqu'un qui savait. Quel dévoyé, ce Jankovski, pensa-t-il. Il ne recule devant rien. – N'en parle jamais, dit-il à Rimma en lui tapotant la joue. Et oublie tout cela bien vite. Et si Jankovski vient, ne le laisse plus entrer dans ta maison.

— Et qu'est-ce qu'il faudra que je lui dise ?

— Envoie-le-moi.

— Bien. – Rimma Ifanovna se pencha à nouveau sur la grande corbeille ronde. – Je lui dirait qu'il devrait vous aussi vous photographier.

Le docteur Lallikov voulut encore dire quelque chose, mais se

rappelant que Rimma n'avait pas accès à la logique, il y renonça et balaya les mots d'un geste de la main.

La belle veuve Alla Philippovna Sitkina fit comme si elle avait attendu le docteur Lallikov. Elle apporta du thé parfumé, du cake, une bouteille de liqueur d'airelle puis s'assit en face de lui et ne sembla nullement gênée par le fait que son déshabillé s'ouvrit sur ses genoux et ne cachât rien de ses belles cuisses fuselées. Lallikov osa un rapide coup d'œil... la belle veuve portait une petite culotte lilas. Le corps du délit était donc dissimulé. Qu'Alla Philippovna se promenât encore à demi nue sous son déshabillé à cette heure avancée de la journée n'étonna que modérément le docteur Lallikov. À dater de la tragique disparition de son époux, la réputation de la Sitkina s'était rapidement détériorée. On lui prêtait des amants jusqu'à Sverdlovsk.

— Notre ami Jankovski, commença aimablement le docteur Lallikov pour entamer la conversation. Il a vraiment des dons multiples et il est si infatigable. Ces photos de vous qu'il a faites, ma chère Alla Philippovna, sont de véritables chefs-d'œuvre.

— Vous les avez vues ? s'exclama Alla Philippovna sans la moindre retenue. Ça me fait plaisir, cher docteur ! Je les trouve merveilleuses !

Le docteur Lallikov fronça le nez, dut essuyer ses lunettes et, au fond de lui-même, il reconnut une virilité phénoménale à Jankovski. Galina Ivanovna, Rimma Ifanovna et maintenant Alla Philippovna, et tout ça en une semaine... Chapeau Victor Semionovitch ! Le métier de géologue doit être extraordinairement stimulant. Beaucoup d'air pur, donc un sang gorgé d'ozone et toujours au contact de la nature – ça fait de l'effet.

— Les photos, sont étonnantes, dit Lallikov en claquant la langue.

— Et surtout, si naturelles.

— C'est ce que je voulais dire.

— D'un réalisme tel qu'on a envie de toucher.

— C'est indéniable.

— Qu'avez-vous pensé, docteur, lorsque vous avez vu les photos ? demanda Alla Philippovna manifestement ravie. Dites-le-moi. Quel mot vous est spontanément venu à l'esprit ?

— Spontanément ?

— Oui.

— Tonnerre !

— Vraiment ?

— Oui, tonnerre ! – Lallikov était visiblement très abattu. – Que dire d'autre ?

— C'est une composition de Jankovski.

— C'est bien ce que je pensais. Lui seul a des idées pareilles.

— C'est exactement ce que je lui ai dit !

— Et comment notre bon Victor Semionovitch a-t-il réagi ?

— Il a ri. Il a un rire si merveilleux. Si jeune, si convaincant.

— C'est le mot juste... ce cher garçon. – Le docteur Lallikov bondit sur ses pieds.

Alla Philippovna, étonnée, le suivit des yeux.

— Vous voulez déjà partir, docteur ? Vous ne prendrez pas une petite liqueur ?

— J'ai eu une rude journée.

— Alors vous prendrez bien encore un peu de thé, non ? Avec un morceau de cake. Il est pur beurre. Simon Mikailovitch, chez moi, vous pouvez vous détendre. Personne ne viendra vous déranger.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Mais si, voyons. Quand j'ai de la visite, je baisse la jalousie de la fenêtre qui est au-dessus de la porte d'entrée. C'est signe que c'est occupé. – La jolie veuve servit une seconde tasse de thé au docteur et coupa le cake. – Cher docteur Lallikov, ici vous goûterez la même paix que sur une île déserte.

Elle baisse la jalousie, pensait Lallikov. C'est sa petite lanterne rouge. Occupé ! On en apprend tous les jours. Et au même instant il réalisa qu'on pourrait le voir sortir de la maison, puis voir Sitkina relever la jalousie après son départ. Voie libre. Au suivant. Il avait beau être médecin, des gens mal intentionnés pourraient se faire de fausses idées.

L'honorable docteur Lallikov rougit de confusion puis il avala sa liqueur d'un trait et gagna précipitamment la porte.

— Un médecin n'a jamais de temps, dit-il pour s'excuser. Si vous saviez, Alla Philippovna, tout ce qui m'attend encore d'ici ce soir...

— Je veux bien le croire. – Alla Philippovna se leva, remit de l'ordre dans son déshabillé et accompagna Lallikov jusqu'à la porte. Là, elle releva la jalousie, ce que Lallikov considéra comme une provocation.

— Permettez-moi seulement de vous poser encore une question. Pourquoi êtes-vous donc venu me voir, Simon Mikailovitch ?

— Dans le but d'éclaircir un point qui nécessitait éclaircissement.

— Pardon ? Expliquez-moi ça, cher ami.

— Ce serait trop compliqué, Alla Philippovna. Considérez seulement que je désirais savoir comment vous alliez. Je me suis convaincu qu'il

n'y avait rien à redire à votre santé.

Une fois dehors, il s'attarda ostensiblement devant la maison afin que tous sachent d'où il sortait et constatent qu'il n'avait rien à cacher. Puis il poursuivit très dignement son chemin en faisant un crochet par la pharmacie où une fois dans l'arrière-boutique il se laissa choir sur une chaise.

Cet étrange comportement inquiéta vivement Doudorov le pharmacien.

— Que vous arrive-t-il ? demanda-t-il précipitamment.

— J'ai besoin d'une vodka, dit le docteur Lallikov, accablé. D'un grand verre. Je vous en prie, Akbar Nikolaïevitch, ne me demandez pas pourquoi ! Il est des choses du corps qui échappent à la médecine elle-même.

Sur ce, il vida son verre de vodka comme s'il s'était agi d'un verre d'eau et il sombra dans une sourde méditation vengeresse.

Le soir venu, ils se retrouvèrent chez petit père Mamedov.

Comme ils s'étaient rencontrés sur le pas de la porte, ils entrèrent à la queue leu leu, avec Kasoutine en tête, Babaïev au milieu et Lallikov fermant la marche.

Le pope, figé sur sa chaise, les regarda entrer sans desserrer les dents. Il avait dû s'arracher les cheveux toute la sainte journée car son auréole neigeuse d'ordinaire si soignée était passablement hirsute. L'œil sombre, il les vit prendre place. Le docteur Lallikov posa une feuille sur la table : la maudite liste des belles femmes de Novo Korsaki.

— Allons droit au but, commença le docteur Lallikov. Le problème est résolu... en ce sens qu'il est insoluble. Le résultat des investigations est déprimant. Il bouleverse toutes les idées reçues et, du point de vue médical, dépasse même tout ce que l'on sait de la physiologie masculine. Je le dirai tout net : je suis atterré.

— N'en dites pas plus, gémit petit père Akif en proie au supplice. Depuis des heures j'endure le purgatoire. J'expie durement. Mais il faut que je le dise : oui ! C'est elle !

— Qui, elle ? s'exclama Kasoutine en se penchant en avant.

— Elle a avoué, dit Mamedov. C'est par une racine de cerisier japonais que ça a commencé. C'est Stella Gavrilovna.

— Qu'est-ce qu'elle est ? demanda Lallikov en pâlisant.

— Le modèle nu, brama petit père Akif.

— Assez, assez, bégaya Lallikov. Je n'en peux plus.

— J'y laisserai ma santé, gémit Akif Victorovitch.

— C'est incroyable. – Lallikov retint ses grosses lunettes à deux mains. – Ça en fait quatre, maintenant. Quatre en une semaine. Notre air riche en ozone y est-il vraiment pour quelque chose ?

Kasoutine s'agita sur sa chaise.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez, s'étonna-t-il. Tout est pourtant clair maintenant. J'ai trouvé la solution comme ça, par hasard. Une affaire toute simple, en somme : c'est Antonina Pavlovna Zvetkova.

— Non ! gémit le docteur Lallikov. Non ! Piotr Dementievitch, ne m'achevez pas ! Retirez ce que vous venez de dire !

— Mais c'est la vérité : le corps sans tête est celui de la belle Antonia.

— Je n'y survivrai pas, bégaya Lallikov. C'est pire qu'une tragédie grecque.

— C'est le corps de Stella Gavrilovna, dit petit père Akif d'une voix caverneuse qui semblait déjà venir de l'au-delà. J'en suis sûr.

— Si le pope en est sûr..., osa timidement Babaïev.

— Alors pourquoi la Zvetkova se commanderait-elle de la crème dépilatoire ? s'énerva Kasoutine. Ce n'est pas une preuve, ça ?

— Elle se commande..., murmura Lallikov. Oh, non !

— Par l'intermédiaire de Doudorov. J'étais là quand la crème est arrivée. De la crème dépilatoire ! Qu'est-ce que vous en dites ? Et Jankovski va au moins trois fois par semaine chez les Zvetkov. Vous voulez donc nier l'évidence ?

— Oui. – Le docteur Lallikov considéra la liste comme s'il s'agissait d'un précieux parchemin. – J'ai des preuves.

— Moi aussi, renchérit Akif Victorovitch.

— Procédons méthodiquement. Je vais appeler les noms. – Lallikov prit une profonde inspiration. – Dounia Sergeïevna.

— Mais elle a été définitivement mise hors de cause ! s'exclama Kasoutine, agacé.

— Vous avez bien de la chance, vous, grogna Akif.

— Galina Ivanovna – a avoué, dit le docteur Lallikov d'un ton ferme.

— Comme on peut se tromper, commenta Babaïev.

— Stella Gavrilovna...

— A avoué, bredouilla petit père Mamedov.

— Rimma Ifanovna – a avoué.

— Mais c'est terrible..., murmura Babaïev qui réalisait soudain

l'ampleur du désastre.

— Alla Philippovna Sitkina – a avoué. Antonia Pavlovna Zvetkova...

— A avoué en passant commande pour de la crème dépilatoire, l'interrompt Kasoutine.

— Cela nous en fait cinq. Les cinq de la liste. – Le docteur Lallikov se renversa sur sa chaise. – Toutes les cinq sont convaincues d'avoir posé nues pour Jankovski. Mais ça ne peut être que l'une d'entre elles. Il n'y en a qu'une sur ces photos, qu'une seule ! Mais laquelle ? Laquelle ? – La voix de Lallikov devint presque un sanglot. – Chers camarades, je constate que nous sommes exactement revenus à notre point de départ. Nous n'en savons pas plus qu'avant. À qui appartient le corps sans tête ?

— Nous ne savons qu'une chose... commença d'une voix rauque Babaïev, l'oiseau de malheur de Nono Korsaki. Jankovski les a toutes photographiées... toutes photographiées dans... dans cette tenue ! Elles... elles ont toutes avoué.

— Il faut le tuer, dit Akif d'une voix à peine audible. Ce Victor Semionovitch n'est qu'un monstre sexuel. Il faut en délivrer le monde.

— Oui, il nous y oblige. – Le docteur Lallikov regardait Kasoutine et Babaïev avec des yeux tout exorbités. Vu l'épaisseur des verres de ses lunettes, l'effet était saisissant : c'était monstrueux. – Que proposez-vous, camarades ?

— On devrait avertir Zvetkov, dit Babaïev. Il empoisonnera peut-être Jankovski la prochaine fois qu'il viendra dîner chez lui.

— Pour que Rassoul Alexeïevitch soit accusé de meurtre et mis en prison ? Serait-ce juste ? Je dis : non ! – Kasoutine abattit son poing sur la table. – C'est dans la forêt quand il ramasse ses cailloux qu'il faudrait attaquer Jankovski et le châtrer.

— Mais là, on risque une hémorragie fatale, intervint le docteur Lallikov.

— Et si vous l'opériez après l'agression, camarade ? proposa Kasoutine.

— Non, ça ne vas pas. – Petit père Akif releva la tête. Il avait l'air d'un animal blessé à mort qui fait encore un dernier effort avant de trépasser. – Amis, ayez confiance en l'Église, dans l'efficacité du Verbe, dans les tourments de l'âme. Demain, je parlerai à cœur ouvert avec Jankovski.

Cette solution provisoire ayant fait l'unanimité, la séance fut levée.

Mais il devait tout de même y avoir un sceptique parmi les quatre notables car une heure plus tard, le gros Zvetkov reçut un coup de téléphone anonyme.

— Mon cher Rassoul Alexeïevitch, dit la voix au bout du fil, observe

bien ta petite femme Antonina et demande-lui ce qu'elle pense de la crème dépilatoire. Fais-le, tu verras, ce sera très instructif.

Le gros Zvetkov secoua l'écouteur, hurla : « Qui est à l'appareil ? » puis raccrocha, franchement décontenancé.

LE SEIGNEUR aime les cœurs purs.

Quoi que l'on ait jusque-là entendu ou lu sur Victor Semionovitch Jankovski, il semblait bien qu'il fût partie des élus. Il avait un physique agréable, était sportif et voyageait beaucoup de par sa profession si bien qu'il avait toujours des choses très intéressantes à raconter sur ces régions et ces pays que d'autres n'ont jamais vus autre part que sur un atlas. Il aimait rire, trouvait ses congénères toujours charmants et s'intéressait beaucoup aux arts. Il s'y connaissait en peinture, en architecture, en sculpture, en théâtre et en musique, il lisait des romans, était parfaitement à son aise lorsqu'il s'agissait de discuter philosophie moderne et ne restait pas non plus sur la touche lorsqu'on abordait la parapsychologie. En bref, c'était un diable d'homme.

À cela s'ajoutait le fait qu'il fût aussi un baryton à la voix douce et chaude qui aimait chanter des arias en s'accompagnant lui-même à la flûte ou – quand il en avait la possibilité – au piano. Il chantait même des duos avec Antonina Pavlovna, ainsi « Tends-moi la main, ma vie... » ou bien encore « Papageno voudrait une fille ou une femme... ». C'était l'occasion d'excellentes prestations. Conquis par les dons de sa charmante épouse, le gros Zvetkov souriait alors béatement dans son fauteuil et disait de Jankovski qu'il était un ami exquis et que Novo Korsaki avait beaucoup gagné avec lui.

Qui oserait encore dire que Jankovski n'était pas béni des dieux ?

Babaïev attendait l'instant où le géologue viendrait chercher ses photos avec une curiosité extrême teintée d'impatience et de nervosité. Comme convenu, Victor Semionovitch revint le surlendemain. Il entra posément dans le magasin, le salua avec son insolente cordialité habituelle et demanda sans la moindre gêne aucune :

— Mes photos sont-elles prêtes, Nikita Romanovitch ?

— Prêtes, ainsi que je vous l'avais promis.

— Babaïev prit l'enveloppe avec les agrandissements en 18 x 18 et la posa sur le comptoir.

Jankovski ouvrit l'enveloppe sans se troubler, en sortit les photos et les examina une à une avec un plaisir manifeste. Il les tint même en pleine lumière, près de la vitrine et hocha la tête à plusieurs reprises.

Babaïev déglutissait pour tromper son énervement.

— Êtes-vous satisfait, camarade ?

— Très. Nikita Romanovitch, vous êtes un véritable artiste. Vous avez tiré de ces clichés tout ce qu'il y avait à en tirer.

— Le sujet s'y prêtait.

— Tout de même. On voit à ces agrandissements que vous y avez mis tout votre cœur.

Babaïev qui cherchait désespérément à cacher le rouge qui lui montait brusquement aux joues ne trouva rien de mieux que de retenir son souffle, ce qui, bien sûr, était totalement contre-indiqué. Alors il plongea derrière son comptoir et farfouilla dans une pile de prospectus. Il finit par découvrir une publicité pour de nouveaux objectifs et comme il s'était entre-temps quelque peu remis de ses émotions, il put se relever et la tendre presque naturellement à Jankovski.

— On fait ce que l'on peut, répondit-il d'une voix rauque.

— Et vous pouvez beaucoup. – Jankovski remit les photos dans l'enveloppe et fit un sourire reconnaissant à Babaïev. – Ce qui me plaît tant, chez vous, Nikita Romanovitch, c'est votre amour du métier, votre compréhension, votre discrétion.

— C'est pour cela que je suis photographe, répondit le malheureux Babaïev, gêné. Notre travail repose sur la confiance mutuelle.

— C'est ce que je voulais dire. Jankovski glissa l'enveloppe sous son bras. – Ces agrandissements sont vraiment excellents. Je vous apporterai plusieurs autres films à développer d'ici quelques jours.

— Plusieurs... autres... ? bégaya Babaïev au bord de la syncope.

— Oui, sept en tout.

— Sept ? C'est formidable ! Euh... sur le même thème ?

— Pas uniquement. La nature y est également bien représentée.

— La... nature ?

— J'aime la beauté sous toutes ses formes, dit Jankovski les yeux brillants. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus merveilleux que des gorges profondes caressées par le soleil ?

Babaïev, sidéré, hochait la tête.

— Des... gorges profondes... caressées par le soleil, répéta-t-il mécaniquement.

— Qu'un tendre bourgeon à peine éclos ? Mais je ne vous apprend rien. Votre œil de photographe sait très certainement apprécier ce

genre de choses, n'est-ce pas, Nikita Romanovitch ?

Babaïev approuva d'un hochement de tête, trop heureux que Jankovski sorte enfin de son magasin, monte dans une petite voiture tout terrain et démarre dans un crissement de pneus vers la forêt et ses recherches géologiques. Il se rua alors sur le téléphone et appela le secrétaire du parti Kasoutine qui était justement en train de se faire masser une crampe à l'épaule par Dounia Sergeïevna. Cela aussi entraînait dans ses attributions de secrétaire particulière du secrétaire du parti. Elle massait à ravir, pétrissait Kasoutine comme une vraie professionnelle tout en répondant en même temps au téléphone si besoin était.

— C'est le camarade Babaïev, annonça-t-elle en se penchant vers Kasoutine. Qu'est-ce qu'il a l'air excité !

Kasoutine prit l'écouteur et toussa parce que les douces mains de Dounia recommençaient à masser ses muscles endoloris.

— Je ne pressens rien de bon, Nikita Romanovitch, dit Kasoutine dans l'appareil.

— Il était là il y a un instant. Il est venu prendre ses photos et il est reparti en forêt. Il les a déballées et regardées devant moi. Sans la moindre gêne. Il s'est même carrément extasié. J'ai craint un instant qu'il ne les embrasse !

— C'est bien ça, dit gravement Kasoutine. Ne l'avions-nous pas diagnostiqué ? C'est un pervers. Et un de l'espèce dangereuse. Chez lui, la perversion n'est pas contenue alors elle met son entourage en danger. Et sinon, qu'a-t-il dit ?

— Qu'il allait m'apporter d'autres films. Sept en tout.

— Non ! – Kasoutine tressaillit. – Quel culot !

— Avec des gorges profondes...

— Contiens-toi, Babaïev.

— C'est ce qu'a dit Jankovski. Piotr Dementievitch, je crois qu'un scandale énorme va déferler sur Novo Korsaki comme une avalanche et tous nous ensevelir.

— Attendons de voir ce qu'obtient Akif Victorovitch avec son entretien. Calme-toi, Nikita Romanovitch, prends sur toi. Ce n'est pas le moment de perdre la tête. N'oublions pas ce qu'a diagnostiqué le docteur Lallikov. « Le camarade Jankovski est un pauvre homme » a-t-il dit. « Il souffre d'une forme de priapisme. » Je ne sais pas ce que c'est, mais vu le ton sur lequel il a dit ça, ce doit être un mal terrible. Nous devrions déployer toute notre imagination pour aider Victor Semionovitch.

Une heure plus tard, Kasoutine se rendait chez le gros Zvetkov pour amorcer une petite bombe à retardement destinée à Jankovski.

Zvetkov était confortablement installé dans sa véranda. Il fumait un cigare Grousini, lisait le « Nouveau matin » et semblait très content de lui. Sa jolie femme Antonina Pavlovna se prélassait dans une chaise longue au soleil dans le jardin. Elle portait un minuscule bikini comme seule à Novo Korsaki en possédait également une la belle veuve Sitkina et sa jambe gauche était tendue en l'air. Pour être peu confortable, cette position n'en était pas moins des plus gracieuses et avait de surcroît le mérite de lui permettre de se laquer les ongles des orteils en rouge vif. Le regard de Kasoutine s'attarda longuement sur le charmant tableau, bien qu'il exprimât toute la décadence du mode de vie occidental, puis le digne secrétaire s'assit dans un profond fauteuil d'osier à côté de Zvetkov.

— Vous tombez bien, Piotr Dementievitch, dit Zvetkov en tendant la boîte de cigares à Kasoutine. On m'importune.

— Un instant. – Kasoutine coupa le bout du cigare avec ses dents, le cracha, puis alluma le cigare et en tira une première bouffée avec délectation. Les yeux clos, il savoura le parfum qui glissait sur sa langue. C'est comme ça, pensa-t-il, pour vivre de cette façon, il faut rouler l'État. Un honnête secrétaire du parti ne pourra jamais s'offrir des Grousinis n° 1. Faudrait les anéantir, tous ces parasites – mais où en serions-nous aujourd'hui si nous ne les avions pas ? – Qui ose donc vous importuner, camarade Zvetkov ?

— Je ne sais pas. Un voyou. Un bandit du coup de téléphone anonyme. Ça s'est passé tard hier soir.

— Peut-être était-ce une erreur de numéro ?

— Je ne suis tout de même pas un imbécile.

Kasoutine rejetait des petits nuages de fumée qu'il arrondissait entre ses lèvres.

— Et que vous a-t-il donc dit ?

— Que je devrais me donner la peine d'observer ma femme Antonina Pavlovna.

Kasoutine avala la fumée de travers, toussa à s'en arracher les poumons et eut l'impression que ses yeux lui sortaient de la tête. Il s'accrocha au rebord de la table pour retrouver son souffle. Après un temps de récupération passablement long, il put formuler un premier commentaire verbal.

— C'est effectivement un peu fort, approuva-t-il d'une voix éraillée.

— Il m'a dit aussi que je ferais bien de m'intéresser à la crème dépilatoire.

Kasoutine remercia le Dieu dont il niait d'ordinaire jusqu'à

l'existence de lui avoir donné la bonne idée de s'asseoir dans un fauteuil muni d'accoudoirs. Il avait l'impression de dérapier, d'être aspiré... la force d'attraction de la terre avait dû soudain se démultiplier.

— Que... quoi dire ? bégaya-t-il. C'est complètement stupide ! En quoi de la crème dépilatoire pourrait-elle bien vous intéresser ? Ah, si ce n'était pas aussi idiot, il y aurait vraiment de quoi en rire. – Et brusquement, Kasoutine fixa le gros Zvetkov comme un serpent fixe un lapin. – Vous n'avez, bien entendu, jamais vu de crème dépilatoire, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ? – Zvetkov tétait rageusement son cigare. Il n'avait toujours pas admis ce coup de téléphone anonyme. – Je ne vis pas comme un sauvage ! Bien sûr que je connais cette préparation cosmétique.

— De nom. Par la publicité. Comme nous tous, naturellement ! – Kasoutine prit une longue inspiration. – Mais vous n'en avez jamais eu entre les mains ?

— Bien sûr que si, répondit Zvetkov comme légèrement dégoûté.

Kasoutine en eut des éblouissements.

— Oha ! bafouilla-t-il avant d'arrondir les lèvres et de se mettre à siffler inconsiderément. – Son regard se porta sur Antonina Pavlovna. Ainsi allongée au soleil dans le jardin, on l'aurait dit sortie tout droit d'un tableau de maître. Kasoutine l'imagina sans bikini et eut soudain la gorge sèche.

— Pourquoi sifflez-vous aussi stupidement, Piotr Dementievitch ? demanda Zvetkov d'un ton acerbe. Dites-moi plutôt ce que vous avez l'intention de faire. Comment protégez-vous les honorables citoyens des coups de téléphone anonymes ? J'ai été offensé. Ma femme Antonina Pavlovna également. Vous auriez dû entendre ça, ce ton suffisant à l'autre bout du fil.

— Que pensez-vous de Jankovski ? demanda Kasoutine comme un fuyard lance ses poursuivants sur une fausse piste.

— C'est un véritable ami, pourquoi ?

— Il est bon photographe.

— Excellent, même. C'est un artiste en la matière.

— J'en conviens. – Kasoutine s'efforçait de reprendre pied. – Que photographie-t-il donc comme ça ?

— Un peu de tout, et plus particulièrement ma femme.

— Ah ! – Kasoutine, pris de court, avala sa salive. – Intéressant.

— Très intéressant. – Zvetkov, confus, caressa son énorme ventre. – Ma femme n'est-elle pas d'une exceptionnelle beauté ? Et très photogénique ? Victor Semionovitch a fait d'elle des photos qui sont

de véritables petits tableaux. Il a un don pour les éclairages.

— C'est bien vrai. On reconnaît le véritable artiste à ce qu'il ne montre pas. Et il y a pas mal de choses que Jankovski ne montre pas... la tête, les cheveux, les poils...

Zvetkov regarda Kasoutine avec quelque étonnement, agita l'air de sa main aux doigts boudinés de manière à sentir l'haleine de Kasoutine et secoua négativement la tête.

— Ça ne sent pas l'alcool ! Pardonnez-moi, Piotr Dementievitch, mais j'ai cru un instant que vous étiez passé à travers un tonneau de vodka. Vous tenez des propos tellement étranges aujourd'hui.

— Connaissez-vous toutes les photos que Jankovski a faites d'Antonina Pavlovna ? s'enquit Kasoutine, nullement offensé.

— Je ne sais pas. Il ne m'aura sans doute pas montré les mauvaises.

— Et les bonnes ? – Kasoutine se leva, amorçant ainsi sa retraite. La bombe à retardement venait d'être mise à feu, l'horloge tictaquait maintenant dans la tête du gros Zvetkov.

— Les bonnes sont dans un album, grommela Rassoul Alexeïevitch. Mais pourquoi êtes-vous donc venu me voir, camarade Kasoutine ?

— Je voulais vous prévenir que le district nous avait envoyé de l'argent pour un jardin d'enfants.

— C'est gentil de me faire part de cette nouvelle, répliqua Zvetkov avec une affabilité extrême. Il y a déjà des mois que mes plans sont déposés à Magnitogorsk et ils ont été approuvés. Je commence les fondations la semaine prochaine. Le projet est intégralement financé.

Qu'un éclair foudroie ce patapouf ! fulmina intérieurement Kasoutine. Il y a longtemps qu'il était au courant et il s'était déjà mis son petit bénéfice de côté que nous ignorions encore tout de l'affaire. Que serions-nous sans l'économie dirigée ?

— Ah, si nous ne vous avions pas, camarade Zvetkov, dit Kasoutine d'un ton acide.

— Le projet de décoration a également été accepté. – Zvetkov se frotta les mains.

— Il y aura une photo géante de Jankovski sur le plus grand mur du hall principal...

Kasoutine se retint à deux mains au dossier du fauteuil, ses joues tremblaient. Il ouvrit la bouche pour parler mais aucun son ne franchit ses lèvres.

— ... Une photo merveilleuse, poursuivit Zvetkov. Une allégorie pour les enfants : collines et vallées...

Kasoutine réussit tout de même à approuver. Il quitta la maison de Zvetkov, s'installa au volant de sa voiture de service et renversa la tête

sur le dossier de son siège. Il resta ainsi un bon moment, comme quelqu'un à qui l'on aurait coupé la gorge dans sa voiture.

Comment peut-on encore sauver Novo Korsaki ? pensait-il. Mon Dieu, comment avons-nous pu nous laisser submerger ainsi ?

Et personne n'aurait rien remarqué si ces terribles photos ne nous étaient pas tombées sous les yeux. Une génération future glorifiera un jour Babaïev et Kasoutine comme les sauveurs de Novo Korsaki.

Il faut faire quelque chose ! Le virus « Jankovski » a déjà contaminé la moitié de la ville !

Moïse se rendit sur la montagne pour donner de nouvelles lois à son peuple. De même petit père Akif enfourcha sa motocyclette et se rendit à une petite gorge pierreuse en forêt pour parler à cœur ouvert avec Jankovski.

Il est dit dans la bible que lorsque Moïse revint de la montagne, il trouva son peuple en train de danser autour du Veau d'or. De même le pope Mamedov se figea dans une sainte colère lorsqu'il vit que Jankovski n'était pas seul dans la ravine. Rimma Ifanovna, la rousse pulpeuse à la cervelle miniature, lui tenait compagnie.

— À dire vrai, commença Akif de sa voix de stentor dont la ravine renvoya l'écho à tout vent, je n'avais pas l'intention de déranger. Je croyais me souvenir que vous poursuiviez vos recherches seul, mon fils.

Il regarda autour de lui et découvrit que Jankovski s'était même construit une cabane, un édifice assez rudimentaire, il est vrai, qui se composait d'un toit reposant sur des piquets latéraux. Il s'agissait donc plus d'un abri pour les averses soudaines que d'un logement. Quoi qu'il en soit, il n'y en avait pas moins un lit de camp, sous ce toit, ainsi qu'une caisse qui servait de table. Et un lit n'est jamais un meuble anodin, surtout lorsqu'il est aussi isolé que celui-ci et qu'une jeune fille ne doit pas manquer de le remarquer.

— Descendez donc, petit père ! cria Jankovski en lui montrant une échelle adossée à la paroi abrupte. Mais si vous avez le vertige, c'est moi qui monte !

— Mes rapports constants avec le ciel me permettent d'ignorer le vertige, répliqua dignement Akif. Je te rejoins, mon fils et tu vivrais dans l'autre du diable que je te rejoindrais quand même ! Il faut que je te voies, aucun obstacle ne saurait m'en empêcher.

Il descendit l'échelle, remit, une fois en bas, de l'ordre dans sa barbe et posa un regard lourd de reproches sur Rimma Ifanovna. Elle était

certaines décevaient et ne donnaient nullement l'impression d'avoir été surprises en quelque situation délicate, mais l'on était tout de même en droit de se demander ce qu'une vannière faisait dans la ravine pierreuse d'un géologue attendu qu'ils ne pouvaient en aucun cas avoir des intérêts professionnels communs.

— Faut-il qu'elle soit là ? demanda-t-il d'un ton sévère en désignant Rimma comme s'il s'était agi d'une chèvre curieuse. T'est-elle absolument nécessaire dans ton travail ? Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en juger, mon fils.

— Rimma Ifanovna me donnait des renseignements, dit Jankovski.

— Tiens donc.

— Elle m'a montré quelques endroits que je n'avais pas remarqués.

— Ah, ah. – La barbe d'Akif se hérissa. Le pope fut un instant tenté de faire mettre Rimma à genoux et de lui faire dire qu'elle se repentait, mais vu l'objet autrement plus important de sa présente visite, il renonça à une confession dans les règles. – Quelle brave fille !

— Je me réjouis chaque jour de la connaître.

Akif Victorovitch s'efforça d'avaler cette monstruosité sans rien laisser paraître. Il prouvait déjà un self-control peu commun quand il regardait Rimma avec des yeux mi-clos et s'imaginait cette délicieuse créature goûtant, le cœur léger, des joies sans mélange sur un lit de camp dans un ravin au fond des bois et à l'abri d'un toit de branchages. Mamedov eut les poings qui le démangeaient. C'était la colère divine qui le poussait à entamer la bagarre avec Jankovski. Il se prit la poitrine à deux mains, sentit sous sa soutane l'objet long, dur et froid et en fut rasséréné. Pour ce qui était de la légitime défense, rien ne valait un bon pistolet. Le temps des martyrs était révolu... En d'autres mots : l'on avait toujours intérêt à faire ce qu'il fallait pour éviter les béatifications pour cause de supplice.

Akif attendit que Rimma ait atteint le haut de l'échelle – en dévoilant généreusement ses cuisses – et ait disparu. L'on entendit alors la pétarade d'une grosse moto.

Jankovski alla s'asseoir sur le lit de camp.

— Nous voilà seuls, dit-il.

— Oui, nous voilà seuls. – Le pope suivit Jankovski sous l'abri, hésita, puis évita la couche du vice pour s'asseoir sur la caisse.

— C'est un grand moment.

Victor Semionovitch regarda interrogativement Akif Victorovitch. Le pope croisa les doigts.

— Parlons franchement, commença-t-il d'un ton bienveillant. Mon fils, nous portons tous deux le même nom... cela devrait nous engager l'un envers l'autre, nous rapprocher. Le péché devrait nous désertir, la

pureté de la colombe devrait caractériser nos âmes, la fraternité devrait ouvrir nos cœurs. – Il se pencha en avant, le visage congestionné et les yeux exorbités et regarda fixement Jankovski. – Qu’as-tu fait avec Stella Gavrilovna, mon fils ?

— Stella ! Elle m’approvisionne en fleurs coupées, répondit Jankovski, sincère.

— Et sinon ?

— Et de temps en temps en plantes en pots.

— Mais encore ?

— Elle aime beaucoup les blinis avec des champignons au vinaigre. Alors je l’ai invitée à dîner. J’ai une façon particulière de faire les blinis...

— Pas que de faire les blinis ! l’interrompit petit père Akif avec irritation. Que s’est-il passé avec le cerisier japonais ?

— Le cerisier japonais ? C’est Stella qui me l’a procuré. Ça se sait déjà ?

— Et comment que ça se sait ! répliqua Mamedov en soulignant chaque syllabe.

— Un exemplaire superbe, une plante exceptionnelle. – Jankovski rayonnait. – Si je la soigne correctement, les tendres bourgeons s’épanouiront.

Petit père Akif s’assura discrètement de la présence de son pistolet et poussa un soupir désespéré. Il savait quel superbe exemplaire était Stella Gavrilovna. Il n’avait pas besoin d’un Jankovski et de sa science pour le découvrir. Mais il était curieux d’en apprendre un peu plus sur les soins dont il fallait l’entourer pour qu’elle s’épanouisse encore. C’est intérieurement tendu comme un arc qu’il demanda :

— Et la photo fait-elle partie de ces soins !

— Je l’ai aussi photographiée, naturellement, répliqua Jankovski sans se douter de rien. Ça en vaut la peine ! Je photographie tout ce qui a un rapport avec la beauté. Nous ne sommes tous que des aveugles. Nous ne savons plus voir les splendeurs qui sont autour de nous. Les plus petites choses, aussi nues et apparemment insignifiantes soient-elles, portent, cachent en elles un rythme, une musique.

Mamedov tressaillit douloureusement. Quelle impudeur ! Quelle infamie !

— J’ai l’intention de faire un livre sur la beauté, poursuivit Jankovski. Sur la beauté qui nous entoure et que nous ne remarquons pas. Sur la perfection des petits riens. Avez-vous déjà observé un simple pavé de rue, petit père ? Ou un noyau de prune ? Ce miracle de la nature ? Ou un morceau d’écorce de bouleau ? Ou bien encore une coccinelle sur une petite feuille ? Ce sont des merveilles à côté

desquelles nous passons sans les voir.

— Personne ne passe à côté de Stella Gavrilovna sans la voir, commenta sèchement Akif. Sera-t-elle aussi dans ton livre, mon fils ?

— Peut-être. Je ne choisirai les photos que cet hiver. Pour le moment, j'en suis encore à chercher et à photographier.

— Aha. Tu continues donc ?

— Ce sera un livre très particulier, petit père.

— Je n'en doute pas. – Akif Victorovitch peigna sa barbe avec ses doigts. – Ne crains-tu pas qu'il t'arrive quelque chose sur ton lieu de travail ?

— Un accident est toujours possible, c'est sûr.

— Tu es dans une passe dangereuse, mon fils.

— Pas en ce moment, non. Rimma Ifanovna m'a parlé de quelque chose qu'elle tient de son père et qu'aucune carte ne mentionne : il doit y avoir eu une petite mine tout près d'ici. Seulement une toute petite, qu'ont exploitée une poignée d'aventuriers jusqu'à ce que le dernier meure. Ils cherchaient des pierres précieuses. Des diamants ! Rimma ne connaît pas l'endroit exact, mais ce doit être quelque part dans ce ravin. J'ai du pain sur la planche.

Akif n'éprouvait qu'un intérêt modéré pour les pierres précieuses, il comprit seulement qu'en dépit de toutes les suppositions, Jankovski ne partirait pas de sitôt.

— Tu vas donc encore rester quelque temps ? demanda-t-il.

— Novo Korsaki est un endroit idéal. Intéressant du point de vue géologique... et en plus, mes recherches me laissent suffisamment de temps libre pour travailler à ce livre de photos. J'ai en outre l'intention d'écrire ce qui m'est arrivé ici.

— Eh bien ! Tu en as du courage ! – Petit père Mamedov respirait difficilement. – Tout ce qui t'est arrivé ?

— Oui. Ça en étonnera plus d'un.

— C'est à prévoir. Victor Semionovitch, je vais devoir prier pour toi. Tu es sur une pente dangereuse. Pourquoi ne t'en tiens-tu pas à chercher des diamants ?

Jankovski regarda le pope, à la fois avec respect et un muet étonnement. Il ne voyait pas du tout où Akif voulait en venir avec son curieux discours. Et il comprenait encore moins pourquoi il trouvait son métier aussi dangereux. C'est vrai qu'il était toujours possible qu'une vieille galerie s'effondre et que l'on soit enseveli, mais en principe, l'on ne s'aventurait jamais dans les galeries sans les avoir au préalable solidement étayées. Ceci dit, il trouvait touchant que le pope se soucie de sa sécurité au point de venir jusqu'au ravin pour le mettre en garde. Toutefois, petit père Akif ne semblait pas faire grand cas de

la photographie, Jankovski lui avait pourtant fait quelques très bonnes photos de l'église qu'il avait accrochées chez lui à côté de celles de Babaïev. Cependant, son projet d'album ne l'enthousiasmait manifestement pas.

— Peut-être même qu'un jour je ne ferai plus que des livres, dit innocemment Jankovski. Il y a beaucoup d'avenir dans la photo d'art.

Akif Victorovitch n'eut pas le cœur d'abattre Jankovski sur-le-champ puis d'ameuter les populations en racontant qu'une bande de sauvages avaient assassiné le brave garçon. Si seulement ils en étaient venus aux mains, s'il avait agi sous l'empire de la colère, si dans ses veines son sang avait bouillonné comme un torrent furieux, si, par exemple, Jankovski lui avait avoué s'être laissé aller à quelques excès avec Stella Gavrilovna, Mamedov aurait alors sorti son pistolet et appuyé sur la détente sans remords. Mais rien de semblable ne s'était produit. Jankovski était un jeune homme décidément charmant. Il lui avait fait part de ses projets, il lui avait raconté très simplement qu'il était possible qu'il y eut des diamants dans le ravin, il lui avait dit ses intentions de consigner par écrit ses aventures novo-korsakiennes... devant tant de gentillesse, petit père Akif s'était senti hors d'état de tuer. Le gaillard s'était montré si diaboliquement fraternel que la main d'Akif en avait été paralysée.

Le pope se leva, fit le signe de la croix sur le front de Jankovski et se dirigea vers l'échelle.

— Ce fut un moment très instructif, dit-il en s'en allant. On ne sait jamais trop de choses. Quand, disais-tu que tu voulais préparer ce livre sur la beauté ?

— Cet hiver. Quand les recherches sur le terrain ne seront plus possibles..

— D'ici là, tu auras sans doute fait beaucoup de photos ?

— Je pense en avoir à peu près deux mille à trier.

Petit père Mamedov en eut le souffle coupé. Mais alors, combien de fois Stella Gavrilovna poserait-elle encore devant son objectif ? songea-t-il avec effroi. Quels tourments allaient-ils encore s'abattre sur eux ? Était-ce admissible ?

On allait vraiment être contraints de le neutraliser à un moment propice. Peut-être une occasion se présenterait-elle lorsqu'il aurait découvert l'ancienne mine de diamants...

Mamedov regagna Novo Korsaki aussi vite que le lui permit sa motocyclette et il déboula chez le docteur Lallikov.

Le médecin venait juste d'apprendre qu'un correspondant anonyme avait téléphoné au gros Zvetkov pour lui parler de crème dépilatoire, à la suite de quoi Rassoul Alexeïevitch était sorti de ses gonds. Il s'était

copieusement plaint à Kasoutine et il venait juste de se présenter chez Doudorov le pharmacien pour lui dire sans ménagement que sa façon de respecter le secret professionnel était comparable à un gruyère plein de trous. Doudorov en avait presque pleuré, puis il avait téléphoné au docteur Lallikov.

Et voilà que maintenant petit père Akif surgissait dans un état d'agitation extrême et criait, avant de se laisser tomber sur une chaise :

— Il écrit un livre ! Un récit de ses aventures à Novo Korsaki ! Et il va faire un livre de photos ! Sur la beauté insoupçonnée de ce qui nous entoure ! Alors il va continuer à prendre des photos ! Jusqu'à ce qu'il en ait deux mille !

— C'est bien ce que je disais, constata le docteur Lallikov. Un cas de sexualité hyper-exacerbée. Cet homme est complètement dominé par ses organes génitaux.

— Il faut faire quelque chose, gémit Mamedov. On ne peut pas attendre calmement les bras croisés ou ne faire que nous perdre en considérations scientifiques. L'épidémie ne doit pas se propager. Nous ne pouvons nous contenter de bannir les malheureuses victimes ; nous devons exterminer le mal à la racine.

— À la racine ! Vous l'avez dit, Akif Victorovitch ! – Le docteur Lallikov prit une bouteille de vodka et deux verres et s'assit en face du pope. – Racontez-moi votre conversation avec ce super-satyre. Comment était-il ?

— Rimma Ifanovna était avec lui.

— Quoi ? – Lallikov sursauta. – La déesse rousse ?

— Elle lui a montré quelque chose...

— Ne me mettez pas sur des charbons ardents ! s'impatiente Lallikov en servant la vodka. Racontez-moi tout depuis le début ! Et n'omettez aucun détail, petit père, c'est important...

Ce soir-là, c'est la mine sombre que Zvetkov reçut son invité. Jankovski était convié à dîner. Il offrit à la maîtresse de maison, la belle Antonina Pavlovna, un bouquet de fleurs coloré composé par Stella Gavrilovna (ce qu'Akif Mamedov apprit dans le quart d'heure qui suivit, mais il ne retint que le fait que Jankovski avait été chez Stella !) et apportait les partitions de piano de trois opéras. Antonina et Jankovski voulaient ce soir-là encore chanter en duo et discuter de cette envie commune qu'ils avaient de donner un concert à la maison du parti de Novo Korsaki pour les fêtes de la Révolution d'Octobre.

L'instituteur du cours moyen, un certain camarade Plountikov, à qui ils s'étaient ouverts de leur projet, avait déjà accepté avec enthousiasme de les accompagner au piano. S'ils avaient assez de temps pour répéter, l'orchestre des Komsomols pourrait même se charger de la partie orchestrale. Ce serait alors vraiment comme à l'opéra.

Zvetkov donna l'accolade à Jankovski, chaleureusement, comme d'habitude et comme d'habitude également, Jankovski gratifia Antonina Pavlovna de petits baisers sonores, mais lorsque la soupe fut servie, une orkochka aux escalopes de volaille, les hôtes se firent graves, Zvetkov anormalement grincheux.

— J'aurais un conseil à vous demander, dites-moi, très cher Victor Semionovitch, ce que l'on peut faire contre une indiscretion ?

Jankovski, qui comme toujours était à cent lieues de se douter de quoi il était question et était de ce fait paré d'une aura de naïveté, répondit :

— Demander des explications à l'auteur de l'indiscrétion.

— C'est ce que j'ai fait. Il nie.

— C'est un lâche.

— Un chien pouilleux.

— Avez-vous des preuves ?

— Non.

Jankovski manifesta alors quelque inquiétude.

— C'est mauvais, ça, Rassoul Alexeïevitch. Sans preuve, on n'a aucun moyen d'action.

— Des preuves, seul l'auteur de l'indiscrétion lui-même peut en fournir. — La respiration de Zvetkov était sifflante. Ce qui était tout à fait normal attendu que chez lui cœur, poumons, trachée artère et cou, tout était envahi de graisse.

— Il s'agit d'une indiscrétion d'ordre médical.

— Vous ne voulez tout de même pas parler du docteur Lallikov ? C'est impossible ! Jamais il ne...

— Non, de Doudorov, dit Zvetkov d'une voix d'outre-tombe.

— Notre pharmacien ? — Jankovski se tourna vers Antonina Pavlovna. Elle acquiesça, les yeux tout voilés de souci et de peine. — Akbar Nikolaïevitch est un homme irréprochable.

— Je le pensais aussi. Mais un coup de téléphone anonyme en pleine nuit a semé le doute dans mon esprit, puis ce fut la visite de Kasoutine qui a fait de lourdes allusions. Je suis dans un état, je ne peux pas vous dire. J'ai l'impression que tout le monde me regarde. Rien ne vous est encore venu aux oreilles, mon ami ?

— Absolument rien. Et pourtant, je connais beaucoup de monde...

— C'est terrible. – Zvetkov essuya son visage bouffi de graisse avec sa serviette de table, attendit qu'après la soupe l'on serve la tourte au lièvre et, la mine renfrognée, fourragea avec sa fourchette dans les mets délicieux. – Victor Semionovitch, vous qui êtes notre meilleur ami, vous avez le droit de savoir, à vous, je peux le confier, vous serez le seul à le savoir avec ma femme, je sais que vous le garderez pour vous : je reçois de la crème dépilatoire.

Zvetkov guettait anxieusement la réaction de son invité, mais Jankovski coupa un morceau de sa part de tourte au lièvre et, fin gourmet, dégusta une première bouchée avant de répondre d'un ton tout à fait naturel :

— Il faut se méfier de ces produits chimiques. Ils risquent toujours d'abîmer la peau.

— C'est tout ? fit Zvetkov en dévisageant Jankovski d'un œil hagard.

— Que ça puisse provoquer une belle éruption cutanée, n'est-ce pas suffisant ?

— Je veux dire, est-ce tout ce que vous avez à dire à cela ? Cela ne vous étonne pas ?

— Non. Pourquoi ?

— Se servir d'un rasoir est normal. Mais de crème ?

— Vous devez avoir vos raisons, Rassoul Alexeïevitch.

— J'ai effectivement mes raisons. Je souffre depuis quatre ans d'une pousse exagérée des poils des aisselles. Le docteur Lallikov a je ne sais combien de mots latins pour expliquer la chose, mais de cela, je me moque éperdument. Tout ce que je sais, c'est que si je ne m'épile pas, je peux me faire des nattes sous les aisselles deux fois par an. J'ai déjà vu tous les spécialistes possibles et imaginables. Que disent-ils ? Qu'il s'agit d'un trouble hormonal. Mais à quoi ça m'avance de savoir comment ça s'appelle ? Les poils poussent, et il n'y a pas moyen de les en empêcher. Même avec la crème ce n'est jamais qu'un combat que je gagne, pas la guerre. Sur le paquet, il y a écrit : « Détruit les poils en profondeur, jusqu'à la racine. » – Peuh ! Chez moi, en tout cas, ça ne marche pas. Chez moi, les racines se moquent de la crème. Oh, elles lâchent bien les poils, mais elles les laissent aussi repousser.

Zvetkov se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Il avait l'air très éprouvé et c'était bien compréhensible. Qui se réjouirait de pouvoir se faire des nattes sous les aisselles deux fois par an ?

— Imaginez dans quelle situation je me trouve, poursuivit-il le souffle court. Mon cher Victor Semionovitch. Mes poils poussent d'une façon diabolique et voilà qu'un correspondant anonyme me téléphone

et me lance mon secret à la figure. Puis c'est Kasoutine qui me regarde en ricanant comme si j'étais velu comme un singe. Dites-moi, mon ami, n'ai-je pas été déshonoré ?

— L'affaire prend en effet un nouvel aspect, dit Jankovski, puis, prudent, il ajouta : mais il faut garder la tête froide.

— Ton correspondant anonyme a dit aussi autre chose, Rassoulénka, intervint Antonina Pavlovna. Ne l'oublie pas.

— Oh, que non ! – Zvetkov serra les poings. – Le type a encore ajouté que je devrais bien observer ma femme, que ça en valait la peine. Ça m'en a coupé le souffle. C'était la preuve qu'il était parfaitement au courant du mal dont je souffre. Il voulait que je fasse la comparaison. Regardez ces longs et magnifiques cheveux que possède Antonina... et ce grossier personnage les compare à mon mal.

— La méchanceté des hommes est affreuse, dit Antonina Pavlovna. Jamais je n'aurais cru qu'il puisse y avoir de si mauvais sujets dans notre jolie petite ville. Maintenant que vous savez tout, Victor Semionovitch... quelle attitude nous conseillez-vous d'adopter ?

Jankovski finit sa tourte, but une gorgée de vin de Crimée puis s'essuya les commissures des lèvres.

— Mon avis ? Vous devriez ignorer l'incident, garder la tête haute, fièrement, vous montrez au-dessus de ça, supérieur à ce monde pourri. Vous êtes Zvetkov, Rassoul Alexeïevitch ! Vous êtes intouchable ! Quelqu'un a voulu vous irriter ? Ne lui faites pas ce plaisir. Passez à l'offensive : vantez publiquement les mérites de cette crème dépilatoire dans la pharmacie de Doudorov.

— Ah ! Ça c'est une idée ! Victor Semionovitch, vous êtes un ami aussi précieux que de l'or. Tiens, je vous embrasse, vous êtes un frère pour moi. – Zvetkov ouvrit les bras. C'est là qu'un non-initié aurait tranquillement croisé les bras et attendu qu'une crise cardiaque terrasse Zvetkov. – Oui, c'est ce que je vais faire. Qu'ai-je à perdre ? Ne suis-je pas le même avec ou sans poils ? Je vais le leur montrer. Jankovski, petit frère, vous m'avez redonné confiance en moi.

Et pour prouver quel changement s'était opéré en lui, il se propulsa lourdement jusqu'au téléphone et appela Doudorov le pharmacien. Le malheureux fut parcouru d'un frisson de terreur lorsqu'il reconnut la voix de Zvetkov et, les genoux tremblants, s'adossa au mur pour attendre la suite.

— Savez-vous ce qu'est un trouble hormonal ? cria Zvetkov dans l'appareil.

Doudorov ferma les yeux et maudit silencieusement Kasoutine et ses bavardages inconsidérés.

— Camarade Zvetkov, répondit-il prudemment, nous devrions en

parler à tête reposée...

— C'est ce que j'ai ! J'ai des poils qui poussent en masse à un endroit où je n'en ai vraiment pas besoin. Vous imaginez-vous ce que c'est ?

— Oui, coassa Doudorov le pharmacien, mais il n'imaginait pas le bon endroit, ce qu'il ne pouvait pas savoir.

— Et je combats l'invasion de cette forêt avec de la crème !

— Pourquoi me dites-vous cela, camarade ? bégaya Doudorov.

— Pour que vous puissiez conseiller le produit à d'autres, Akbar Nikolaïevitch, répondit Zvetkov d'un ton faussement enjoué. Un de vos clients pourrait avoir les mêmes difficultés que moi avec son système pileux. Citez donc mon nom comme référence, je n'ai rien contre, au contraire !

Sur ce, il raccrocha, se tourna vers Jankovski et Antonina Pavlovna et bomba le torse.

— Comment était-ce ? demanda-t-il. Était-ce ce qu'il fallait dire ? C'était bien envoyé, non ?

— Tu as été fantastique ! s'exclama Antonina en battant des mains. Grandiose ! Vraiment admirable !

— Bon, passons au dessert, maintenant ! proposa Zvetkov. Glace à la vanille et aux airelles rouges confites ! Et là-dessus, une petite liqueur au moka ! Ah, je me sens revivre !

Une heure plus tard, Jankovski et Antonina Pavlovna chantaient en duo. Jankovski faisait l'accompagnement au piano.

C'était très bon, ils chantaient les scènes d'amour avec toute la retenue qui s'imposait. C'était vraiment l'art et seulement l'art qui les réunissait.

Zvetkov s'était installé dans un profond fauteuil, avait fermé les yeux et s'était endormi. Repu, content, libéré.

Kasoutine, en revanche, fut proprement remis à sa place.

Comme c'était lui qui conservait la liste des suspectes, il fut arraché à son sommeil par la sonnerie du téléphone.

— Rayez immédiatement Antonina Pavlovna de la liste, aboya le docteur Lallikov dans l'écouteur. Elle n'a rien à faire sur cette liste ! Son honneur est au-dessus de tout soupçon ! Je m'en porte garant en tant que médecin !

— L'auriez-vous examinée aujourd'hui, camarade ? – Kasoutine se grattait la tête.

— Je le sais ! cria Lallikov. Ma mémoire m'avait seulement fait momentanément défaut !

JUSQU'À ce jour, la chronique de Novo Korsaki répertoriait six agressions. C'était là tous les troubles liés à l'histoire de ce lieu paradisiaque.

Il y eut tout d'abord la fameuse invasion cosaque qui trouva une fin aussi rapide que pitoyable grâce aux efforts et surtout aux charmes des femmes korsakiennes et qui devait donner au petit village l'essor inattendu que l'on connaît.

Les deuxième, troisième et quatrième incidents, ce furent ces bandes de prisonniers évadés et autres aventuriers en maraude, qui voyaient dans la Sibérie ce grand pays de liberté où n'importe qui pouvait tuer n'importe qui pour peu qu'il y eût un peu plus que n'importe quoi à en tirer, qui en furent à l'origine. Ces faits déplorables finirent eux aussi de façon pitoyable. En dignes descendants des cosaques, les Novokorsakiens prirent les bandits en chasse, les rattrapèrent, les ensevelirent jusqu'au cou dans les marais, puis arrosèrent leurs têtes de sucre et leur souhaitèrent gracieusement bonne chance.

Au bout de deux semaines, rongées par des essaims géants de moustiques et des armées de fourmis – mais les renards et les martres avaient eux aussi apprécié ces petits changements de menu – les têtes avaient quasiment disparu.

Le cinquième incident fut une erreur : des troupes de l'Armée rouge qui traversèrent la région de Novo Korsaki trouvèrent très contrariant qu'il n'y eût pas un seul drapeau rouge dans toute la ville, mais en revanche une église qui offensait leurs regards. Ils pillèrent donc l'endroit, histoire de contribuer à l'opération « Libération du joug tsariste », puis offrirent un drapeau rouge aux autochtones. Il est aujourd'hui encore à la maison du parti. Kasoutine le déroule de temps à autre, rêveusement, mais il s'est jusque-là toujours abstenu de lui faire prendre l'air à l'occasion de quelque fête officielle.

Le sixième incident eut un camion pour sujet principal. Magnitogorsk annonça un beau jour la livraison d'une cargaison de bas, pull-overs, pantalons chauds et autres merveilles. À Novo Korsaki, ce fut aussitôt la liesse : l'économie dirigée allait enfin répandre ses

bienfaits sur ce petit coin de Sibérie. Mais le camion promis n'arriva jamais. Les équipes de recherche qui passèrent la région au peigne fin finirent par le découvrir au fond d'un ravin. Il était complètement vide et les deux conducteurs avaient eux aussi disparu, ce qui était pour le moins surprenant. D'ordinaire, on laisse les cadavres sur place. Il est rare, dans des cas de ce genre, que l'on ait le temps de les faire disparaître. C'est ainsi que l'on en arriva à soupçonner les conducteurs eux-mêmes d'être les auteurs du forfait et de couler maintenant des jours heureux dans le sud. Le prochain arrivage exceptionnel n'étant prévu avant longtemps, l'on considéra ce sixième incident comme l'un des plus graves. Personne, en effet, ne renonce de gaieté de cœur à de chauds caleçons longs.

Nous en arrivons à l'époque actuelle et au septième incident de l'histoire de Novo Korsaki. Comparé aux autres, il peut faire figure d'incident mineur puisqu'il s'agit d'une petite affaire à caractère privé. Ce fut en effet un incident très discret, mais un incident tout de même...

Au beau milieu d'une nuit calme et paisible, un nombre inconnu d'intrus se jeta sur le géologue Jankovski qui dormait dans son lit, lui emprisonna la tête dans un sac, le ficela et le laissa retomber sur ses oreillers. Tout se passa très vite, presque en silence et Jankovski fut beaucoup trop surpris pour seulement penser à se défendre. Le temps qu'il réalise que c'était le moment ou jamais de montrer l'indéniable supériorité de ses muscles de sportif accompli, il était immobilisé. Appeler au secours lui répugnait... premièrement personne ne l'aurait entendu et deuxièmement, ce n'était pas dans son caractère.

Il attendit, immobile sur son lit, épiait des bruits révélateurs. Il entendit des hommes haleter, tousser, respirer bruyamment et murmurer, des bottes raclèrent le sol, quelqu'un s'assit en geignant et frotta ses mains sur ses cuisses.

— Si vous vous imaginez, camarades, que vous allez trouver des monceaux de roubles ici, eh bien vous ne connaissez pas le statut social d'un petit géologue, dit Jankovski comme personne ne parlait. Venir cambrioler chez moi est rien moins que ridicule.

— Où sont les photos ? demanda une voix sourde manifestement contrefaite. – C'était petit père Akif qui parlait avec une noix dans la bouche pour brouiller les pistes. Le docteur Lallikov avait lui opté pour une voix de fausset, Kasoutine pour des grognements, quant à Babaïev qui tremblait de peur pour une frêle voix de femme.

— Quelles photos ? demanda Jankovski, sincèrement étonné.

— Vos photos.

— Mes photos d'art ?

— Oui, celles-là, dit Lallikov de sa voix de fausset.

Jankovski avait beau réfléchir, il comprenait mal où ses agresseurs voulaient en venir. Que quelqu'un l'attaque pour voler ses photos dépassait l'entendement. Qu'est-ce que l'on pouvait bien faire de la photo d'un caillou ou de l'agrandissement d'une patte de mouche quand on ne préparait pas un livre comme le sien ? C'était certainement une erreur... il devait y avoir une autre raison à cette visite nocturne, mais laquelle ? Ou bien le soupçonnait-on d'activités subversives ? De faire de l'espionnage photographique ?

Sous le sac qui lui emprisonnait la tête, Jankovski était maintenant tout à fait réveillé. Il ne connaissait pas les méthodes du K.G.B., mais il savait que la technique dont il faisait présentement les frais n'appartenait pas à la palette d'interrogatoires de la police soviétique. Si donc les photos étaient bien à l'origine de cette intrusion, ses agresseurs ne pouvaient être que des opposants au régime qui pensaient glaner quelques renseignements utiles dans ses archives personnelles.

— Eh bien regardez-les, camarades, dit Jankovski. Elles sont rangées dans les deux tiroirs de la commode. Mais, s'il vous plaît, ne les mélangez pas. Je les ai déjà classées par thèmes.

Petit père Akif et Kasoutine se regardèrent en hochant affirmativement la tête et commencèrent de conserve à examiner les photos une à une, puis les négatifs, en les tenant devant une lampe, tandis que le docteur Lallikov et Babaïev surveillaient leur prisonnier. Au bout de quelque temps, ils transpiraient tous à grosses gouttes.

Ils ne trouvèrent aucune trace de ce qu'ils cherchaient. Ils découvrirent bien, outre celles de nombreuses autres ravissantes jeunes filles de Novo Korsaki, des photos de Rimma Ifanovna, de Stella Gavrilovna, de Galina Ivanovna, de la jolie veuve Sitkina, de la belle Zvetkova et même de Dounia Sergeïevna, mais il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat : tous les clichés étaient aussi anodins que charmants. Ces dames étaient fort décemment vêtues et posaient debout, assises, accroupies, à genoux ou dans quelque autre position, mais toujours parmi des fleurs diverses et variées et toutes souriaient plus ou moins stupidement pour se conquérir une place de choix dans le livre de Jankovski.

Akif Victorovitch se tourna vers le lit et, sa noix coincée entre les dents, demanda :

— Où sont les autres photos ?

— Lesquelles ? demanda Jankovski en retour. Je ne sais pas ce que vous avez déjà regardé, camarades.

— Pratiquement tout, haleta Kasoutine. Il ne reste plus que les chemises 23 et 24.

— Dans celles-là, il n'y a que des photos du Lac salé.

— Et les autres ? demanda le docteur Lallikov de sa voix de fausset.
— Quelles autres ? Je ne vois vraiment pas ce que vous cherchez.
— Les photos de nus, pépia Babaïev.
— Les photos de nus ? s'exclama Jankovski désormais nettement plus intéressé qu'étonné.

— Vous savez très bien de quoi nous parlons, grommela petit père Akif.

— Vous me déconcertez vraiment, camarades. Je ne suis absolument pas au courant de photos de nus.

— Vous n'êtes pas au courant des photos d'une femme nue et complètement rasée, sans aucun poil ! – Kasoutine s'agitait tellement qu'il était trempé de sueur.

— De Stella Gavrilovna ? précisa Mamedov en crispant les poings.

— Rasée ? Stella ? Mais c'est justement parce qu'elle a de si beaux cheveux que je l'ai photographiée, tout comme Rimma Ifanovna et bien d'autres. Je voudrais faire une sorte d'essai comparatif sur la beauté dans la nature d'une part et la beauté chez l'homme d'autre part. Vous ne soupçonnez pas quelles beautés cache Novo Korsaki.

— Nous le savons parfaitement, grogna Kasoutine. Où sont les photos de nus ?

— Mais je n'ai pas de photos de nus ! protesta à nouveau Jankovski. Que voulez-vous de moi, à la fin ?

— Des photos d'une femme sans tête.

— Mais je n'en ai pas ! Je n'en ai jamais fait !

— Il ment ! Un corps sans tête ! Lisse, imberbe ! Il ment !

C'est alors que Jankovski eut une illumination soudaine. Il hésita, se dit que ça ne pouvait pas être possible, mais le fait d'être là, ficelé comme un saucisson l'autorisait tout de même à penser que, finalement, rien n'était trop fou.

— Non... commença-t-il, puis il s'arrêta, hésita. Camarades... si vous voulez dire... Mon Dieu, est-ce possible ? Mes chers frères, si je mouille mon lit ce sera bien pour avoir ri à m'en faire éclater la vessie. Non, ce n'est vraiment pas possible !

Et soudain Jankovski partit d'un grand rire qui agita son corps de longs soubresauts. Kasoutine et le docteur Lallikov se regardèrent, petit père Akif s'approcha de la fenêtre et fouilla la nuit du regard, les lèvres serrées, Babaïev s'assit sur une chaise et fit craquer les jointures de ses doigts.

— Un peu de tenue ! s'énerva le docteur Lallikov au bout d'un moment et il donna à Jankovski un coup, de poing dans les côtes. Qu'en est-il de cette femme sans tête ?

— La tête n'avait pas d'importance. Seul le corps m'intéressait.
— Pardi. Il ne fallait pas que quelqu'un puisse reconnaître la jolie Sitkina.

— Il ne s'agit pas d'Alla Philippovna, dit Jankovski entre deux rires.
— Alors, il s'agit bien de Stella Gavrilovna, gémit petit père Akif.
— Mais non, de Leila, une poupée.
— Une poupée ? – La voix du docteur Lallikov disait tout son dégoût et sa répulsion. – Voilà qu'il emploie un vocabulaire lubrique... poupée, pépée !

— C'est à en pleurer ! gémit le pope. À en pleurer !
— Leila fera l'objet d'un chapitre entier dans un autre livre, un livre tout à fait différent, expliqua Jankovski en se tordant toujours de rire. Je commence tout juste à faire cette nouvelle série de photos. Ce livre, je l'appellerai « L'art de la poupée ». Et il n'y aura que des poupées dedans... des poupées de porcelaine, des poupées de plastique, de plâtre, de polyester, des poupées de terre cuite, de celluloïd, de cire. Bref, l'art de la poupée à travers les âges. Et la perfection atteinte aujourd'hui, la finesse des détails, la ressemblance, sont vraiment extraordinaires...

Le docteur Lallikov regarda le malheureux Babaïev d'une façon telle qu'il se ratatina sur sa chaise, comme liquéfié.

— Et qui est Leila ? zézaya-t-il.
— Leila est un mannequin de polyester dont un magasin de Sverdlovsk a récemment fait l'acquisition pour son rayon de mode féminine. Une poupée grandeur nature et extraordinairement ressemblante. À s'y tromper. C'est cette perfection que j'ai essayé de saisir et de rendre dans mes photos.

— Vous êtes un grand photographe, Jankovski, dit Lallikov en s'éloignant du lit. Vos livres de photos auront le succès qu'ils méritent. Pardonnez cette visite nocturne et considérez-la comme une erreur que nous regrettons. Victor Semionovitch, vous irez loin.

Il se dirigea vers la porte, les autres le suivirent en silence, laissant Jankovski passablement décontenancé. Il n'eut aucune peine à se défaire de ses liens et à se libérer du sac qui lui emprisonnait la tête, mais lorsqu'il eut retrouvé sa liberté d'action, il n'y avait plus rien à voir. Le mystère de cette nuit-là resterait entier.

Une demi-heure plus tard, une brève conférence au sommet se tint chez le pope. Kasoutine se posait en exécuteur des hautes œuvres tout en s'efforçant de réprimer le tremblement nerveux qui agitait ses

joues.

— Un mannequin ! criait-il. Quel affront ! Nous avons été bernés par un mannequin ! Ça m'en coupe le souffle ! Camarade docteur Lallikov, comment est-ce possible que vous qui êtes médecin n'ayez pas remarqué qu'il s'agissait d'une poupée grandeur nature ?

— À quoi riment ces questions ? hurla Lallikov en retour. C'est une inquisition ou quoi ?

— Pas de grands mots, hein ! aboya Kasoutine. Nous n'avons pas de quoi être fiers, ni les uns ni les autres ! Un mannequin ! Pas étonnant qu'elle n'ait pas eu de poils, cette merveille ! Et un médecin ne s'en est même pas rendu compte !

— Je ne vous permets pas ! piailla Lallikov. Si Babaïev n'avait pas fait un tel remue-ménage autour de ces photos, s'il ne nous avait pas tous aveuglés avec ses soupçons... c'est vrai, quoi, on est devenu complètement irresponsables !

— Oui ! Babaïev ! – La barbe d'Akif se hérissa d'indignation. – Quelle bassesse dans ces pensées ! Quel raz de marée d'outrages ! Il a souillé la réputation des filles et des femmes les plus honnêtes ! Nikita Romanovitch, ce que vous avez fait vous ouvre les abîmes de l'enfer.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc fait ? protesta le malheureux Babaïev. – Il sautillait dans la pièce comme un kangourou et semblait bien proche de la crise cardiaque. – Oui, qu'ai-je donc fait ? J'ai uniquement montré les agrandissements au camarade secrétaire du parti et Piotr Dementievitch a dit : « C'est une belle saloperie ! » C'est *lui* qui a tout déclenché ! C'est *lui* qui le premier a pensé à mal.

— Babaïev, un mot de plus et je vous fais enfermer ! hurla Kasoutine. L'idée de base est de vous. C'est vous qui avez distillé le poison qui nous a tourné les sangs ! Nous sommes des victimes, tout comme ce malheureux Jankovski ! N'empêche que je me demande toujours comment il a pu être dit : « Ce pourrait être Rimma Ifanovna. Ces seins fermes... »... quand ce n'était qu'un mannequin.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? s'emporta le docteur Lallikov. Je le répète une fois de plus : ce mannequin de polyester était si ressemblant, si extraordinairement bien photographié que, compte tenu de notre indignation, l'on pouvait facilement se laisser induire en erreur. Et là-dessus s'est encore greffée l'apparition de crème dépilatoire à Novo Korsaki.

— Mes chers fils ! – Petit père Akif leva les deux mains. Tous se turent, à bout de souffle et au bord de la crise de nerfs. – Ne nous déchirons pas comme des loups entre eux. L'heure est maintenant à la récipiscence. Réjouissons-nous qu'un problème très délicat trouve une fin aussi heureuse. N'est-ce pas un succès ? N'est-ce pas une preuve de la moralité sans tâche de toutes nos femmes, de toutes sans

exception ? Nous pouvons être fiers ! Novo Korsaki n'est-elle pas à nouveau une ville au-dessus de tout soupçon ? Au lieu de nous souhaiter mutuellement mille morts, nous devrions être reconnaissants. L'innocence de toutes a été démontrée, cela vaut un hosannah.

— On peut aussi le prendre comme ça, dit le docteur Lallikov, calmé. Petit père Akif, vous êtes un homme hors du commun. Accepteriez-vous de partager un formidable repas avec moi après-demain ?

— Dieu vous le rendra. – Akif Victorovitch se tourna alors vers Babaïev qui tremblait toujours d'émotion et de peur. – Tu n'as fait que ce que tu croyais être ton devoir, mon fils. S'efforcer de toujours défendre les bonnes mœurs est louable, mon fils, lui dit-il, changeant soudain son fusil d'épaule.

— Moi, je ne veux pas me laisser manœuvrer par l'Église, s'immisca Kasoutine. Je constate seulement que nous nous sommes conduits comme des imbéciles – mais cela restera entre nous. Nous sommes non seulement des camarades mais aussi des amis. Nous en savons maintenant beaucoup trop les uns des autres pour qu'il en soit autrement.

Il regarda Babaïev, de qui tout le mal était venu, renonça à au moins lui cracher devant les pieds et quitta la maison du pape.

Dehors, il rencontra un Jankovski très agité qui lui fit de grands signes de loin.

— Vous tombez bien, Piotr Dementievitch, dit Jankovski, tout essoufflé. Je vais à la milice. Je voudrais porter plainte. Je viens de me faire attaquer dans mon lit, il y a une demi-heure.

Le cerveau de Kasoutine entra instantanément en ébullition.

— Vous en êtes sûr ? interrogea-t-il d'une voix rauque. Vous n'auriez pas plutôt fait un mauvais rêve, camarade ?

— Peut-on rêver d'être ligoté et d'avoir la tête emprisonnée dans un sac ?

— Oh, on peut faire des rêves très réalistes.

— Certes, mais dans ce cas, les ficelles et le sac seraient-ils encore là au réveil ?

— Hum, évidemment... – Kasoutine poussa un soupir de résignation. – Allons ensemble à la milice. Nous enquêterons sur cette odieuse agression avec tout le sérieux qui s'impose. Nous mettrons tout en œuvre. Au fait, que vous voulait-on ?

— Rien. C'est bien le comble, absolument rien. C'est le mystère total.

— C'est souvent comme ça, dit sagement Kasoutine qui se souvenait

des paroles du pope Mamedov. Nous autres êtres humains avons l' inexplicable don de bouleverser le monde pour des futilités. Réfléchissons bien, est-ce vraiment nécessaire de porter plainte, mon cher Victor Semionovitch ?

C'était aussi ce que se demandait Jankovski et, tout bien pesé, il renonça à donner suite à son projet initial. Mais ce qui lui avait valu cette étrange agression nocturne ne laissa pas de le préoccuper.

Sa vie à Novo Korsaki était agréable. Mamedov le pope, Lallikov le médecin, Babaïev le photographe, Kasoutine le secrétaire du parti, le gros Zvetkov, Doudorov le pharmacien, tout le monde était très gentil avec lui. On l'invitait à dîner, à trinquer, à chasser, on lui portait des paniers de victuailles, on lui faisait des petits cadeaux. Pourtant, il ne se sentait plus vraiment bien dans la petite ville, alors il se hâta de conclure ses recherches géologiques et il regagna Sverdlovsk.

On ne saurait en vouloir à Victor Semionovitch car, je vous le demande, qu'est-ce qu'un monde où l'on ne peut même pas photographier impunément un mannequin de polyester dans le plus simple appareil ?

DANS PRESSES POCKET :

Le médecin des Stalings perdus.
Batailles qu'il a dû affronter.
Jusqu'au bout de l'amour.
La raison des peines de perdus.
Le défi des techniques.
La centé singlante.
Son phronet russe.
Le dernier paysage d'ange.
Une église de la ville arabe.
Nuit de l'âme de la vallée aïga.
Il a get des ombres, ciel.
Dans une monde inconnu.
Mélancolie des esprits perdus.
Les fruits si éternels de la nuit.
Noces de sang à Prague.
Eolles inconnues aux pauvres.
Les guerres des inconnues.
Beaux fils de l'ère s'appellent Anita.
Amour de sable chaud du ciel.
Mais c'est pas comme les autres.
Amour de déclin du désert.
Un fil de chaud inconnu.
Ils étaient triomphant.

Achevé d'imprimer en octobre 1982
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'édit. 1916. – N° d'imp. 1734.
Dépôt légal : octobre 1982.
Imprimé en France